


C
N

HENRY SAINT-LÉGER.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Tous ceux qui ne seront pas signés par moi, seront saisis.

Paris, 15 Juillet 1807.



HENRY SAINT-LÉGER,

OU

LES CAPRICES DE LA FORTUNE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE HENRY SIDDONS,

PAR MADAME P***.

TOME PREMIER.

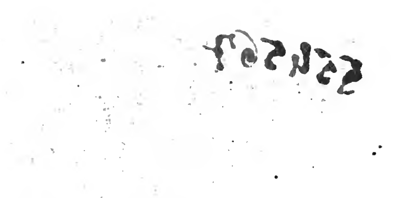


PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, rue du Pont-de-Lodi, n.° 3.

M. D. CCC. VII.





HENRY S.T-LÉGER.

CHAPITRE PREMIER.

Henry Saint-Léger et Francis Dives étaient à-peu-près du même âge, lorsqu'ils furent placés par leurs parens dans une école aux environs de Londres. Le premier était ce qu'on appelle un *externe;* tandis que Francis avait été amené dans un brillant équipage par sa mère, qui, en versant un torrent de larmes, remit son fils au maître d'école, en lui recommandant le précieux dépôt qu'elle lui confiait, et le suppliant de veiller à sa santé; l'assurant d'ailleurs qu'il était du caractère le plus doux,

pourvu qu'il n'éprouvât pas de résistance à ses desirs.

Le bon maître d'école connaissait par expérience le danger de se montrer sévère ; il avait manqué un honnête bénéfice en voulant corriger le fils d'une grande dame ; et depuis cette époque, il ne s'était plus avisé de faire des remontrances aux mères qui voulaient que leurs enfans fussent livrés à leur seule inclination. Il promit donc de se conformer en tout aux desirs de mistriss Dives, qui, après un nouveau déluge de pleurs, remonta en voiture, abandonnant le tendre espoir de sa famille.

M. Twig, le maître d'école,

employa tous les moyens en son pouvoir pour consoler son jeune pupille ; il prenait à son gré, ainsi que le Janus des anciens, deux figures : l'une inspirait la terreur, tandis que l'autre ne montrait que le sourire de la bonté. Mais ce dernier visage était principalement réservé aux pensionnaires dont les parens étaient riches ; les autres en jouissaient bien rarement, quoique dans le fond il ne fût pas réellement méchant.

Le père du jeune Dives était excessivement riche, et M. Twig avait observé que la mère était très-sensible aux complimens. Il conclut qu'il était de son intérêt de gagner l'affection du jeune

Francis, et de lui donner sur ses autres élèves toute la supériorité que la plus entière indulgence pouvait permettre.

Il lui fut très-facile de mettre son plan à exécution dans la classe ; mais lorsque Francis se trouvait aux récréations avec les autres enfans, il éprouvait des contrariétés qu'il n'eût jamais pu supporter sans l'amitié que lui témoignait Henry Saint-Léger.

Francis contracta par ce genre d'éducation, deux défauts qui le rendirent ridicule aux yeux de ses camarades, l'impertinence et l'avarice étant incompatibles avec la familiarité qui règne naturellement entre des jeunes gens qui

sont toujours ensemble, et qui n'ont point encore appris à distinguer le rang ni la fortune.

Henry le voyant maltraité de ses camarades, et ne suivant que le mouvement de son cœur, se rangea du parti de celui qui avait besoin de secours; il ne vit que l'offensé, et n'examina point s'il avait donné lieu à l'offense.

L'éducation avait énervé Francis : Henry, au contraire, fort et vigoureux, était en état de devenir le champion de l'ami qu'il avait adopté. Il le conduisait souvent à la simple habitation de sa mère, dont j'aurai bientôt occasion de tracer le caractère. Les différens sentimens de leurs pa-

rens furent la source de la conduite opposée que tinrent dans le monde les deux héros de cette histoire.

Francis n'était pas dépourvu de sensibilité ; il ne put se défendre d'une sorte de gratitude pour les bons procédés qu'il recevait chaque jour, et de ce moment il s'établit entre les deux jeunes gens une parfaite intimité : leurs jeux, leurs affections étaient les mêmes ; un seul point les empêchait d'être parfaitement semblables. La famille de Francis était convaincue que la richesse était le seul moyen d'obtenir de la considération et de parvenir au bonheur : celle de Henry pensait que la vertu et la

félicité pouvaient aussi bien habiter l'humble chaumière, que le palais somptueux.

Francis savait que ses parens jouissaient des agrémens d'une maison opulente; Henry voyait sa mère tranquille au milieu de l'adversité, obtenant son humble existence d'une école de jeunes demoiselles qu'elle avait formée. Cet emploi paraît bas aux yeux de quelques-uns; mais celle qui peut conduire les plus intéressans objets de la création à la paix et à l'innocence, développer leur esprit sans altérer leur pureté, établir dans leurs cœurs les principes d'une sage épouse et d'une tendre mère; celle qui peut procurer de

tels avantages, n'est sans doute pas sans utilité, et mérite sa portion d'éloges.

CHAPITRE II.

Amélia Saint-Léger était fille unique d'un brave officier de marine. Le capitaine Osborne avait épousé miss Harrington à seize ans, et le jeune couple fut abandonné d'une riche famille, pour avoir formé sans son aveu un lien auquel elle refusait sa sanction.

La dangereuse profession du brave capitaine Osborne l'éloignait souvent de sa tendre épouse, qui habitait Londres, où une sévère économie et son adresse à faire des ouvrages de goût, contribuaient à son existence et à celle

de sa petite Amélia. Sa situation, sans être assez brillante pour attirer l'attention de ses voisins, lui méritait cependant le respect que la vertu est sûre de commander dans tous les états. La pureté de sa conduite défiait la malice des méchans, et la retraite dans laquelle elle vivait ne fournissait aucune prise à l'envie.

L'éducation de sa fille occupait tous ses instans de loisir, et les progrès de cette intéressante créature, la récompensaient amplement de sa sollicitude maternelle. La gaîté de cet enfant répandait le charme autour d'elle, et adoucissait les craintes d'une épouse infortunée, tremblant à chaque

instant pour les jours de son époux.

Le capitaine Osborne était dans une situation où le mérite, sans protection et sans fortune, est un faible moyen pour avancer; cependant il ne se plaignait pas; il n'eût su à qui s'adresser, et il savait que beaucoup d'autres étaient aussi malheureux que lui. Chaque fois qu'il quittait sa femme et son enfant, il contemplait ces objets plus chers que sa vie, avec une émotion de crainte et d'espérance pour leur future prospérité.

Dans l'espoir de ramener sur sa fille la tendresse des parens de sa femme, Osborne avait surmonté la répugnance qu'il avait de s'a-

dresser à eux ; mais ils étaient sourds à la voix de la nature, et l'enfant, malgré ses grâces et sa beauté, les trouva insensibles.

Mistriss Osborne étouffant tout orgueil, écrivit à son oncle, qui possédait un bien considérable dans le Schropshire. Sa fille avait seize ans ; elle était aussi accomplie qu'une mère peut le désirer ; c'était pour elle qu'elle sollicitait un proche parent ; mais cet homme dur répondit qu'il ne se croyait pas obligé de se gêner pour sa nièce, que cependant elle pouvait envoyer sa fille dans le Schropshire, et que l'on verrait si elle pouvait être de quelque utilité dans la maison.

Ce coup fut terrible pour une mère qui croyait avoir éprouvé plus de mortification qu'elle ne pouvait en imaginer ; mais voir sa fille admise comme domestique dans sa famille, cette lettre cruelle mit une telle agitation dans son ame, que sa tête s'égara ; tout son corps s'affaiblit ; elle tomba sur le plancher. Quelle vue pour une fille qui, dès son enfance, était accoutumée à chérir sa mère ! Elle jette son ouvrage en poussant des cris affreux, qui bientôt attirent tous les voisins dans la chambre. Chacun s'empresse de porter du secours à cette mère infortunée, qui, en ouvrant les yeux, affecte un air serein, pour cacher à sa fille le tourment qui déchire son cœur.

Les témoins de cette scène touchante, émus jusqu'aux larmes, admiraient la tendre sollicitude de la mère et le désespoir de la fille. La beauté en larmes acquiert de nouvelles grâces; la force de cette observation fut vivement sentie par un jeune marchand qui avait suivi sa sœur par une sorte de curiosité. Son cœur jusqu'alors était resté tranquille, et le commerce de l'amour était le seul auquel il n'eût pas encore pensé.

Il était riche et pouvait rester oisif; mais l'oisiveté était pour lui le plus grand tourment. Il avait un jugement sain et aimait beaucoup la lecture. Son esprit avait quelque teinte de philosophie;

mais par habitude il amassait de la fortune, afin d'employer son tems. Cependant il lui semblait que quelque chose manquait à son bonheur : ses heures de loisir étaient employées à converser avec sa sœur, qui, plus âgée que lui, comptait néanmoins devenir, avec le tems, son héritière.

Ruddiman était dans cette situation lorsque la vue d'Amélia, prodiguant ses soins à sa mère, attira toute son attention; muet d'étonnement, et ne pouvant définir ce qu'il éprouvait, il lui semblait que sa vie passée était un songe, qu'il avait parcouru sans compas une mer incertaine ; mais qu'une étoile favorable perçait le

nuage, et il entrevoyait une félicité inconnue jusqu'alors.

L'aimable Amélia augmenta son admiration par la manière dont elle se conduisit dans cette affreuse circonstance : jamais elle ne prononça le plus léger murmure contre la situation dans laquelle il avait plu à la Providence de la faire tomber. Cependant elle vit qu'il était indispensable qu'elle prît des moyens d'assurer à sa mère les secours de la médecine ; et ne sachant quel parti prendre, elle consulta une respectable veuve qui était leur voisine.

Il se trouva que cette bonne femme connaissait Ruddiman. Ce brave jeune homme, au récit

de la veuve, tira sa bourse; et avec la franchise qui accompagne presque tous les hommes de sa profession, voulait envoyer de suite le contenu aux intéressans objets de sa compassion. Cependant son amie, qui connaissait les sentimens de la jeune Amélia, lui observa qu'une démarche aussi inconsidérée ne servirait qu'à choquer un cœur délicat.

Ruddiman cédant à ce motif, supplia la bonne veuve de chercher quelque moyen qui rendît possible l'exécution de son desir; mais il ne parla nullement du trait qui avait atteint son cœur.

La veuve se rappela que la mère d'Amélia avait en sa possession

plusieurs dessins, et proposa à Ruddiman de les acheter comme amateur, afin de fournir à mistriss Osborne une ressource momentanée, jusqu'à ce que l'on pût trouver un autre expédient pour la tirer d'embarras.

Le capitaine Osborne était attendu chaque jour; et Ruddiman, dont l'amour avait changé toutes les idées, était devenu aussi romanesque que s'il eût été élevé au milieu de la simplicité pastorale des anciens.

Il avait formé un plan qui assurait sa félicité, et lui donnait d'avance une sorte de bonheur : il devait quitter le commerce, étant assez riche pour répandre l'abon-

dance autour de lui, et se proposait de prendre une ferme près de laquelle il bâtirait une jolie habitation, où Osborne, à l'abri des fatigues et des dangers d'une pénible profession, pourrait voguer sur l'océan de la vie sans risques comme sans besoins ; il ajoutait à cette habitation un jardin, afin que le brave capitaine pût se promener avec la compagne de sa vie, parmi les roses qu'il aurait plantées lui-même.

Son bonheur personnel devait être d'une nature telle que la seule idée le remplissait d'émotion. Quelquefois il croyait voir l'aimable objet de son amour occupé des détails du ménage, ou don-

nant ses soins à une famille naissante. Il voyait sur son visage l'expression du bonheur ; dans d'autres momens, son ardente rêverie lui présentait un groupe plus intéressant encore : le grand'père et la grand'mère étaient introduits dans le tableau, versant des larmes d'attendrissement sur les vertus de leur fille ; et les malheureux auxquels elle aurait prodigué ses secours, entonnant des hymnes à la louange de leur bienfaitrice. Telles étaient les rêveries du bon Ruddiman, qui ne pensait pas que pour les réaliser, il fallait le consentement d'une autre personne.

Mistriss Osborne s'était frac-

turé la jambe ; elle fut plusieurs jours dans le délire, ayant pris une forte quantité d'opium pendant l'opération qu'il fallut lui faire. Amélia lut la lettre qui avait causé ce malheur ; elle vit que c'était pour elle que sa mère avait imploré son cruel parent. Quand elle considéra tout ce que cette tendre mère avait eu à souffrir avant cette démarche, et quel en était le résultat, elle se sentit pénétrée jusqu'au fond de l'ame, et redoubla ses tendres soins.

La bonne veuve vint la visiter ; et lui témoigna le desir de voir quelques dessins, ayant un ami qui était amateur, et qui employait une partie de sa fortune à satis-

faire ce goût. Amélia consentit à ce qu'elle les emportât pour les montrer à son ami. Ruddiman se hâta d'envoyer dire que c'était précisément ce qu'il cherchait depuis long - tems ; il offrait cinquante louis de la collection, promettant d'en ajouter cinquante autres, si ses amis, plus connaisseurs que lui, jugeaient que cet ouvrage le méritât.

Amélia n'ayant aucun motif pour soupçonner la vérité, reçut l'argent des mains de la veuve, qu'elle regardait comme un ange envoyé à son secours, et lui dit en souriant, qu'elle avait toujours pensé que la modestie de sa mère lui faisait estimer trop

peu ce qui sortait de sa composition.

Amélia avait en son pouvoir une somme suffisante pour procurer à sa mère tout le soulagement que sa situation demandait ; en conséquence, un médecin instruit la visitait chaque jour. L'honnête Ruddiman, dont toutes les facultés étaient absorbées par sa nouvelle passion, trouva moyen de faire connaissance avec le médecin, et lui recommanda sa malade avec l'intérêt le plus touchant. Il parvint même à s'arranger avec lui, pour qu'il ne reçût qu'une faible partie de la dépense occasionée par la maladie ; de sorte qu'Amélia croyait payer ce

qui était dû, sans que sa petite fortune diminuât sensiblement.

Mistriss Osborne recouvra par degrés sa raison, et fut étonnée de se voir entourée des soins et des secours que la richesse seule peut permettre dans une pareille situation. Elle en demanda l'explication à sa fille; mais le récit d'Amélia ne servit qu'à augmenter sa surprise.

La vente de ses dessins pour un prix infiniment supérieur à leur valeur, lui inspira des soupçons qu'elle crut éclaircir en questionnant la femme qui avait procuré la vente de ses ouvrages. Celle-ci répondit que l'acquéreur avait

quitté Londres, et qu'on ignorait où il était.

L'assiduité et les attentions du médecin étaient plus faciles à expliquer, puisqu'il venait encore chez elle : il confessa que quelqu'un l'avait recommandée à ses soins ; mais qu'il s'était engagé par l'honneur, à garder là-dessus le plus profond secret.

Ne pouvant tirer d'autres éclaircissemens, elle imagina qu'une de ses parentes ayant entendu parler de ses malheurs, et y prenant plus d'intérêt qu'elle ne voulait en avouer, s'était servie de ce moyen pour lui être utile en secret.

Ruddiman se réjouit intérieure-

ment du succès de son plan, et vit avec délice la tranquillité renaître au sein de cette intéressante famille. La direction de ses affaires fut abandonnée à une personne de confiance; et ceux qui le connaissaient ne pouvaient imaginer la cause du changement qui s'opérait en lui.

Amélia et sa mère ne désiraient pas avec plus d'ardeur le retour du capitaine, que Ruddiman, qui n'attendait que ce moment pour solliciter la main de celle qu'il chérissait, et réaliser les douces chimères de son imagination.

CHAPITRE III.

Le tems s'écoulait, et on ne recevait pas de nouvelles du capitaine Osborne. La mère et la fille commencèrent à s'alarmer. De son côté, l'impatient Ruddiman était tenté d'aller se jeter aux pieds de son Amélia ; mais une timidité naturelle l'empêchait de mettre ce projet à exécution. Il pensait qu'il lui serait plus facile de s'expliquer avec le brave capitaine, et résolut d'attendre son retour.

Mistriss Osborne recouvra la santé ; il lui restait quelque argent du produit de ses dessins, et c'était

sa seule ressource jusqu'au retour de son mari.

Un matin qu'elle travaillait, ainsi que sa fille, elles entendirent leur domestique jeter un cri perçant, et distinguèrent aussitôt les pas de plusieurs hommes dans l'escalier. Amélia courut fermer la porte, et se rapprocha de sa mère avec toutes les marques de la terreur.

Ceux dont l'approche avait causé tant d'alarme, arrivèrent à la porte ; et la trouvant fermée, l'un d'eux la poussa avec tant de violence, qu'elle s'ouvrit à l'instant. Deux hommes se précipitèrent dans la chambre : mistriss Osborne

rappela tout son courage; et levant les yeux : « De quel droit ?

— « Ma femme !...

— « Mon époux !...

— « Mon père !...

C'était Osborne qui était devant elle. Tandis que la mère le pressait sur son cœur, Amélia tomba aux genoux de son père, et s'empara de sa main, qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

« Souffrez, dit Osborne, lorsque sa première émotion se dissipa, que je vous présente mon ami Henry Saint-Léger. Je lui dois la vie; et après ma femme et ma fille, il aura toujours la première place dans mon cœur. »

Un jeune homme, d'une tournure agréable, s'avança et salua les dames en rougissant.

Mistriss Osborne l'accueillit de manière à lui prouver sa gratitude pour le service qu'il avait rendu à son mari. Les yeux d'Amélia s'étaient fixés sur ce jeune homme, et un seul regard avait suffi pour la convaincre que l'ami de son père était l'objet le plus intéressant qui se fût présenté à sa vue.

Henry Saint-Léger, (père de l'un de nos héros), était fils d'un fermier ; son goût pour la marine lui eût fait préférer la profession de matelot à toute autre ; mais pour satisfaire au desir de son père, qui mourut peu de tems

après sans lui laisser un schelling, il se plaça sous la protection d'un chirurgien qui n'était pas sans mérite, mais dont le caractère était tyrannique. Il resta deux ans avec cet homme, qui lui fit faire quelques progrès dans son art et dans la littérature.

Né avec une imagination ardente, il se lassa enfin des caprices de son maître; et muni de quelques guinées, il se rendit à Londres. Là, sans amis, sans protection, il eut bien de la peine à se placer comme aide-chirurgien à bord d'un navire, où il fit la connaissance du capitaine Osborne; et quoique beaucoup plus jeune que lui, leurs goûts étant

les mêmes, ils se lièrent d'une étroite amitié.

Le vaisseau sur lequel ils étaient se battit; Osborne fut grièvement blessé à la cuisse : une fièvre violente suivit cet accident, et le principal chirurgien déclara que l'amputation pouvait seule préserver la vie du malade. Osborne jeta un triste regard sur son jeune ami; et celui-ci, avec une sorte de timidité, dit que son opinion était contraire; qu'il croyait que l'on pouvait éviter l'opération sans danger pour la vie du capitaine.

Peu accoutumé à l'opposition, le chirurgien ne fut pas maître de dissimuler sa rage; il déclara que si le patient ne se soumettait pas

sur-le-champ à sa décision, il l'abandonnait à la discrétion d'un jeune ignorant, et ne condescendrait plus à lui donner son avis. C'était ce que les deux amis désiraient. Osborne guérit. Le chirurgien affirma que tout ce qu'avait fait Saint-Léger était contre les règles de l'art, et ils devinrent irréconciliables ennemis.

Le vaisseau contre lequel Osborne s'était battu était une riche prise ; il imagina que la fortune, après lui avoir fait éprouver tant de tourmens, allait le récompenser, et lui donner le pouvoir de dédommager sa femme et sa fille des chagrins qu'elles avaient soufferts. Il résolut de dire adieu à la

mer, et de passer ses jours dans la tranquillité au sein de sa famille.

Elle est bien vraie cette ancienne remarque, « que les projets des hommes sont des chimères. » Il s'éleva un orage : le vaisseau capturé donna contre un rocher, et tout fut englouti.

Celui qui portait les deux amis lutta pendant long-tems contre la tempête ; mais enfin il devint nécessaire de mettre la chaloupe à la mer. Saint-Léger voyant chacun s'empresser d'y descendre, engagea son ami à songer à sa sûreté ; mais Osborne jura qu'il ne quitterait pas son bord tant qu'il en resterait une seule planche ; et re-

commandant à Dieu son épouse et sa fille, il pressa Saint-Léger de l'abandonner à son sort.

Saint-Léger vit que rien ne déterminerait le brave capitaine; et prenant à son tour une résolution hardie, il s'empare vigoureusement du bras d'Osborne et s'élance avec lui dans la chaloupe, qui s'éloigna sur-le-champ du vaisseau pour éviter d'être abymée avec lui. Les pauvres malheureux qui restaient sur le tillac, poussaient des cris affreux; ils périrent aux yeux d'Osborne, qui reprochait à son ami de lui avoir sauvé la vie.

Ce qu'ils avaient souffert jusqu'alors n'était rien en comparaison de la faim et des autres cala-

mités qui les assiégeaient. Ce récit serait trop affligeant : je dirai seulement qu'après dix jours de souffrance, de quinze hommes qu'ils étaient dans la chaloupe, huit seulement existaient encore, et dans un tel état, qu'on aurait eu peine à les reconnaître pour des créatures humaines.

Ils arrivèrent enfin à la vue d'une petite ville d'Ecosse; et quelques pêcheurs les ayant aperçus, ils se hâtèrent de venir à leur secours.

On leur prodigua tous les soins que demandait leur affreuse position, et ils furent traités avec la même cordialité, jusqu'à ce qu'ils

eussent regagné assez de force pour se mettre en route.

Pendant ce triste pélérinage, l'amitié seule supporta l'esprit abattu du malheureux Osborne. Saint-Léger ranimait son ami, en lui faisant anticiper le bonheur d'embrasser sa femme et sa fille. Animé par un espoir si doux, le capitaine surmonta toutes les difficultés, et arriva enfin au terme de son pénible voyage.

Ruddiman apprit avec transport le retour du père d'Amélia, et son cœur lui disait d'aller sur-le-champ trouver le capitaine, pour lui communiquer tous les projets qu'il avait formés pour son bonheur et celui de sa famille;

mais sa timidité le retint. Il résolut d'accorder un mois à cette intéressante famille, pour se remettre des événemens qu'elle avait éprouvés.

Le délai auquel il se détermina lui ravit son bonheur : Saint-Léger et Amélia, presque sans le savoir, formèrent entr'eux une amitié si tendre, que le lecteur peut facilement juger du degré d'affection où cette amitié devait conduire un jeune homme de vingt-un ans et une fille de seize.

Ils lisaient, conversaient continuellement ensemble, et chaque instant ajoutait à leur tendresse. Saint-Léger se disposait à demander la main d'Amélia : ardent et

sans expérience, il réfléchissait peu à sa pauvreté. Lorsque cette idée se présentait à son imagination, il trouvait moyen de la chasser par un raisonnement qui lui paraissait fort simple : « Le ma-« riage est une institution du ciel; « la Providence a soin de ceux « qu'elle fait naître. Le paysan « n'est-il pas aussi heureux en-« touré de sa famille, que le riche « dans son palais? » Saint-Léger, par de tels raisonnemens, bannissait ses craintes, lorsque par hasard elles venaient troubler ses desirs.

Il pensait aussi que le capitaine, dépourvu de fortune et avançant en âge, serait satisfait de confier

sa fille aux soins d'un homme dont il avait éprouvé l'attachement. Cette dernière considération l'encouragea, et il s'abandonna sans réserve au délire de son imagination.

Ruddiman n'éprouvait pas moins de satisfaction intérieure; ses espérances avaient un fondement plus solide, n'ayant rien à redouter du côté de la fortune. Il céda son commerce, plaça ses fonds, et ne songea plus qu'au moyen de se rendre agréable aux dames. Il avait jusqu'alors négligé ce talent, et il était trop tard pour l'acquérir. Ruddiman, en voulant prendre des manières, devint ridicule au point que ses amis le

crurent fou. Ceux qui comptaient sur sa fortune furent bien plus alarmés; la crainte les rendit attentifs, et ils furent bientôt convaincus que l'amour opérait ce changement.

La veuve, qui aimait sincèrement cet honnête jeune homme, et prenait intérêt à l'aimable Amélia, s'était chargée avec empressement d'une lettre pour le capitaine, lorsqu'un événement inattendu vint renverser tous les projets.

Le capitaine Osborne aimait à se promener solitairement; livré à ses réflexions, il se retraçait tout ce qui lui était arrivé, formait des plans pour le bonheur

de sa famille, et souvent gémissait sur l'impossibilité de les exécuter.

Pendant une de ces tristes méditations, tout-à-coup le tems s'obscurcit, la pluie tombe avec abondance. Osborne n'y fait d'abord aucune attention; mais enfin mouillé jusqu'à la peau, il observe l'endroit où il est, et se trouve à cinq milles de chez lui. Dans la crainte d'inquiéter sa famille par une longue absence, il se hâte de regagner sa demeure. Au moment d'y entrer, deux hommes l'arrêtent, et lui présentent un ordre de se rendre en prison.

« Qui peut me poursuivre?...

« Richard Wilmer... »

« Grand Dieu !.... »

Osborne, avant son départ, s'était engagé pour le lieutenant Asgarth ; mais cet homme était son ami ; il le croyait d'une probité sans tache, et n'avait jamais eu de craintes à ce sujet.

Le malheureux Osborne demanda en grace la permission d'entrer dans une taverne, et d'écrire à un ami pour le charger d'instruire sa famille avec tous les ménagemens possibles.

Cette demande lui fut accordée, et en chemin Osborne éprouva un frisson si violent, qu'il fut obligé de s'appuyer sur le bras du

bailli ; mais entièrement occupé des êtres chéris auxquels ce nouveau malheur allait causer tant de peine, il négligea tout intérêt personnel.

Arrivé à la porte de la taverne, un homme qui semblait y avoir cherché un abri contre la pluie, fixa attentivement Osborne et entra brusquement dans une chambre. Le capitaine fut conduit dans une autre ; et là, saisi d'un froid mortel, il demanda quelque chose ; mais tout son corps tremblait violemment, et rien ne put ranimer ses forces.

L'un de ses gardiens, par un mouvement d'humanité, sortit pour appeler du secours, et revint

en peu de tems accompagné de deux messieurs. Le plus jeune s'avança avec respect, demanda à Osborne comment il se trouvait; et après l'avoir prié de calmer son agitation, le prévint qu'une voiture l'attendait pour le conduire près de sa famille.

Osborne, interdit, fixait alternativement ce jeune homme et celui qui l'avait arrêté. Ce dernier, en souriant, lui dit de se rassurer; qu'il était libre. Alors il l'informa qu'étant sorti pour demander du secours, un jeune homme s'était précipité sur ses pas, et s'étant informé à quelle somme se montait la dette, avait donné sa parole de l'acquitter. Un

médecin se trouvant par hasard dans la taverne, dont le maître était malade, le généreux étranger s'était hâté de réclamer ses soins.

Osborne distingua facilement celui qui venait de lui rendre un service si essentiel; et tournant sur lui ses yeux pleins de reconnaissance, demanda le nom de son bienfaiteur.

L'étranger rougit et garda le silence.

Le médecin prenant la parole: « Soyez tranquille, mon cher Monsieur, » dit-il au capitaine, « votre état ne vous permet pas de supporter la moindre agitation; l'homme qui vous a rendu service

se nomme Eustache Ruddiman, autrefois marchand de cette ville, et aussi humain que probe. Je sais que cette bonne action n'est pas la seule qu'il ait faite, et je suis persuadé qu'elle ne sera pas la dernière. »

Osborne tendit la main au généreux Ruddiman, qui la reçut avec autant de confusion que s'il eût eu quelque chose à se reprocher.

Le médecin voulant emmener son malade, Ruddiman signa un bon pour la somme due, et tous trois montèrent en voiture, où le docteur Brandford eut peine à maintenir Osborne dans le calme dont il avait besoin.

Ils arrivèrent enfin à cette demeure où mistriss Osborne, Amélia et Saint-Léger attendaient dans la plus affreuse anxiété le retour du capitaine.

Un grand coup à la porte annonça ce retour, et Osborne entra soutenu par le docteur et par Ruddiman, auquel il s'empressa de témoigner de nouveau sa gratitude, en racontant tout ce qu'il avait fait pour lui.

Décrirai-je la scène qui suivit ce récit? impossible! O vous, qui savez à quel point on chérit son père et son époux, vous sentirez aisément l'émotion qu'on doit éprouver en apprenant à-la-fois sa captivité et sa délivrance!

Tous les regards se portaient sur Ruddiman; lui seul était immobile. Il commençait à s'accuser d'avoir été porté à rendre service par intérêt personnel.

Cependant lorsque le bien est fait, qu'importe si la source vient de l'amour, de l'amitié ou de la sympathie.

Ce premier motif était sans doute celui qui avait fait agir Ruddiman ; mais si l'amour est parent de la charité, ne devons-nous pas souhaiter que tous les humains connaissent cette passion ?

Au milieu de la scène touchante qui vient de se passer, personne

n'a soupçonné les sentimens de Ruddiman, excepté Henry Saint-Léger. Il aimait; et quand Amélia, pénétrée de reconnaissance pour le libérateur de son père, s'empara de ses mains, qu'elle porta à ses lèvres, Henry vit un rival dans le bienfaiteur, dont les regards expressifs se fixaient tendrement sur Amélia.

Le docteur ordonna que le capitaine fût mis au lit, et Ruddiman prit congé de mistriss Osborne, qui le pria de renouveler ses visites. Il regarda Amélia en soupirant, et sortit.

Le mal du capitaine augmentait visiblement; sa femme et sa fille tremblaient pour ses jours. Henry

était en proie aux passions les plus violentes ; la crainte, l'amour et la jalousie déchiraient son cœur. Les yeux d'Amélia lui avaient souvent dit ce que sa bouche n'eût osé prononcer. Mais il avait un rival riche ; ce rival pouvait répandre l'abondance au sein d'une famille chérie ; enfin, ce rival pouvait offrir à la femme qu'il adorait, une heureuse existence. Henry devait-il, pour son bonheur personnel, détruire de tels avantages ? Cette idée le fit frémir.

Amélia, désolée de la maladie de son père, et ne soupçonnant pas l'amour de Ruddiman, s'aperçut avec peine du désespoir de Henry ; elle cherchait à le conso-

ler, le priait de conserver sa santé pour les auteurs de ses jours et pour elle-même.

Cette dernière observation déchira le cœur du malheureux Saint-Léger.

La bonne veuve, qui avait si bien secondé les desirs de Ruddiman, vint deux jours après avec une lettre dans laquelle ce jeune homme faisait sa proposition au capitaine et à son épouse.

Mistriss Osborne reçut avec plaisir cette épître, et promit d'en parler le soir même à son mari, dont la maladie n'avait point altéré la raison.

Osborne sentait sa fin appro-

cher; il ne redoutait pas de paraître devant son créateur ; sa seule inquiétude était pour sa petite famille, qu'il laissait dans l'indigence.

L'amitié de Saint-Léger était cependant un motif de consolation ; la fortune pouvait sourire à ce jeune homme, et il était certain qu'en tout tems sa femme trouverait en lui un ami, et sa fille un frère.

C'est au milieu de ces réflexions que mistriss Osborne vint lui communiquer la lettre de Ruddiman. Des larmes de joie s'échappèrent de ses yeux : « Oh ciel ! s'écria-« t-il ! tant de bonté existe-t-elle « sur la terre ? Ne pleures plus,

« chère compagne de ma vie, je
« meurs heureux. Je te laisse sous
« la protection de celui qui de-
« viendra ton fils. »

Lorsqu'il fut remis de son émotion, il désira voir Saint-Léger, à qui il fit part de cette nouvelle, en lui recommandant de n'en point parler à Amélia jusqu'à ce que le ciel eût décidé de son sort. « Je suis assuré, dit-il, que mon « aimable fille serait choquée d'une « proposition de mariage, lorsque « la vie de son père est en danger. »

Henry, contraignant sa douleur, l'assura du vif intérêt qu'il prenait à tout ce qui concernait sa famille.

Osborne ajouta qu'il allait dic-

ter ses dernières volontés, et qu'il l'engageait, par leur sincère amitié, à les faire exécuter. Henry prit la main de son ami, jura de se conformer à ce qu'il ordonnerait, et sortit le cœur navré.

Le capitaine écrivit une note; et après avoir prié le docteur de la cacheter, il lui recommanda de la remettre à Henry Saint-Léger dès qu'il aurait cessé d'exister.

Il voulut ensuite voir Ruddiman; le docteur s'opposait à cette entrevue. Forcé cependant de céder, Ruddiman fut introduit chez le malade, où il resta un quart d'heure, et le quitta dans un tel état de désolation, que mistriss Osborne vit tout le danger qui la

menaçait. Elle consulta le docteur, qui gardait le silence; mais voyant le plus horrible désespoir dans la contenance de cette malheureuse épouse, Brandfort la conjura de se rappeler qu'elle était mère, et qu'il lui restait encore des devoirs à remplir envers sa fille et envers Ruddiman.

Cette considération la ramena par degrés à un état plus calme; elle promit au docteur d'attendre patiemment le lendemain.

Le soleil ne devait plus luire pour Osborne, et il eut des convulsions pendant lesquelles ses trois amis suffisaient à peine pour le tenir.

A cet état violent succéda un

anéantissement total, qui dura quelques heures; revenu à lui, il demanda sa famille.

Lorsque sa femme approcha de son lit, il fit un effort pour parler, et put à peine articuler: « Dieu te protège. »

Il sourit à Saint-Léger.

Amélia en pleurs s'agenouilla.

Il la fixa solemnellement, regarda Ruddiman, et soulevant sa main, leur montra le ciel.

Ce fut le dernier signe de vie qu'il donna, l'heure de la mort était arrivée; un long soupir fut le dernier.

Mistriss Osborne, dans l'atti-

tude d'une douleur concentrée, fixait d'un œil hagard ce corps inanimé ; Ruddiman se tordait les mains, et la pauvre Amélia tomba sans connaissance dans les bras de Saint-Léger.

CHAPITRE IV.

La douleur de mistriss Osborne était bien sincère ; elle regrettait l'époux de son choix, le père de sa fille. Cependant la Providence qui n'abandonne jamais ceux qui mettent leur confiance en elle, lui donna la force de supporter la perte qu'elle avait faite, et rétablit dans son ame, sinon le bonheur, au moins une douce tranquillité.

Amélia, que sa tristesse rendait plus intéressante, augmentait l'amour de Ruddiman, et les tourmens de Saint-Léger.

Après avoir laissé à la nature le tems de remplir ses devoirs, Ruddiman supplia mistriss Osborne d'obtenir le consentement d'Amélia.

Cette tendre mère eut recours à Saint-Léger, et l'engagea à la seconder auprès de sa fille, en cas qu'elle éprouvât quelque résistance de sa part.

Le malheureux Henry, luttant entre l'amour et l'honneur; était près de tout sacrifier plutôt que de perdre l'objet de sa tendresse; mais lorsque ses regards se portaient sur la lettre de son ami, il croyait voir son ombre en courroux lui reprocher sa faiblesse. Cette lettre était ainsi conçue :

Mon cher Henry,

« Je fais un dernier effort pour
« vous écrire ; je sens que ma fin
« est proche : peut-être pensez-
« vous que je n'ai pas remarqué
« votre passion pour mon Amélia ;
« vous vous trompiez, mon bon
« ami : cependant je vous somme à
« l'heure de la mort, d'y renoncer.
« Le généreux Ruddiman aime
« ma fille ; il peut procurer à
« ma digne épouse une existence
« qui la dédommagera des peines
« qu'elle a souffertes. Si vous vou-
« lez que je sois en paix dans la
« tombe, ne faites rien sans l'ap-
« probation de mon bienfaiteur.

« Que Dieu vous récompense,
« mon cher Henry, de la ten-

« dre affection dont vous m'avez « donné tant de preuves. Recevez « les sincères remercimens d'un « ami qui ne sera bientôt plus. »

OSBORNE.

Cet écrit était un ordre sacré. Saint-Léger résolut de s'y soumettre aux dépens de son bonheur et de sa vie.

Ruddiman pressait mistriss Osborne de fixer le jour qui devait assurer son bonheur ; mais sa confusion fut extrême lorsqu'il apprit qu'il était indispensable qu'Amélia fût instruite, par lui-même, de ses sentimens pour elle.

Il avait été toute sa vie fort ti-

mide, à plus forte raison dans une telle circonstance. Il cherchait toujours un moment favorable, et lorsque l'occasion se présentait, sa résolution l'abandonnait entièrement.

Enfin, un jour après avoir rougi, hésité, soupiré vingt fois, il balbutia :

— « Chère miss Amélia, j'ai une faveur.

— « Une faveur ?

— « Oui miss.

— « Une faveur à me demander ?

— « Oui.

— « Que je suis heureuse !

Puis-je rien refuser à M. Ruddiman ?

— « Aimable Amélia, êtes-vous sincère ?

— « Pourriez-vous en douter !

— « Alors, — pardonnez — mais, — voudriez-vous ?

— « Si je voudrais, quoi ?

— « M'épouser ! » s'écria Ruddiman en fuyant Amélia, avant que sa surprise lui eût laissé le tems de répondre.

Mistriss Osborne entra dans cet instant, et demanda à sa fille ce qu'elle pensait de la proposition de M. Ruddiman.

— « Grand Dieu, chère maman, que dois je croire ?

— « Que rien n'est plus sérieux.

— « J'espère le contraire.

— « Pourquoi ? il a le cœur excellent, il vous aime, et le dernier souhait de votre père est que vous récompensiez ce bon jeune homme de tout le bien qu'il nous a fait. »

Amélia répondit, « que si sa vie pouvait satisfaire Ruddiman, elle la donnait de bon cœur. » Sa mère lui fit beaucoup d'observations, qui furent sans effet, et la quitta en l'assurant que si elle continuait de s'opposer à cette union, elle sacrifierait pour toujours le bon-

heur de celle qui lui avait donné la vie.

Cette sentence était trop cruelle pour le cœur sensible d'Amélia. Des larmes amères s'échappèrent de ses yeux; elle avait affligé, pour la première fois, une mère chérie, dont le bonheur dépendait de son obéissance.

Saint-Léger la trouva dans cette triste situation. « J'ai donc encore un ami, » s'écria-t-elle, « consolez-moi, cher Henry. » Il la fixait tristement.

« Ah! vous m'abandonnez aussi, je suis perdue. »

Henry la conjura de se calmer. « Je suis toujours, » lui dit-il,

« un de vos plus tendres amis ; mais daignez m'écouter avec attention. »

Saint-Léger faisant taire l'amour dont son cœur était rempli, récapitula tous les bienfaits que la main de Ruddiman avait répandus sur mistriss Osborne et sur le capitaine. Il lui apprit la manière délicate dont il s'était servi pour la mettre en état de donner à sa mère tous les secours que son accident avait exigé.

« Je vous adore, Amélia, » ajouta-t-il, « mais je dois avouer que Ruddiman mérite la préférence : le ciel, aussi bien que la reconnaissance, défend notre union. J'ai donné ma parole à

votre respectable père, et puisse son esprit ne jamais me laisser en repos, si je manque à ma promesse!

« Surmontez, aimable fille, une faiblesse qui nous dégraderait l'un et l'autre. Soyez juste, soyez généreuse, et le souvenir de notre conduite nous dédommagera du bonheur que nous aurons perdu. »

Amélia pouvait-elle résister à ce langage? Elle promit à Saint-Léger de devenir l'épouse de son rival; mais cette promesse déchirait son cœur.

Henry, ayant rempli les devoirs que lui avait imposés l'amitié, résolut de quitter une maison où sa

présence n'était plus utile, et où tant de regrets le poursuivaient. Il n'avait point de ressources, mais son ame était trop affectée pour que ce motif pût le retenir. Il ne voulait que faire part du succès de sa démarche à mistriss Osborne, et s'abandonner ensuite à la merci des flots.

Ruddiman ignorait la conduite généreuse de Saint-Léger, mais il savait jusqu'à quel point ce jeune homme avait été attaché au capitaine, et il pria mistriss Osborne de lui faire agréer un billet de 500 livres sterl., avec l'assurance qu'une plus forte somme était à son service si elle lui était nécessaire.

Henry, confondu de cette libé-

ralité, se crut plus que jamais obligé de prendre les intérêts de Ruddiman ; et Amélia, convaincue par ce trait que les vertus de cet honnête homme méritaient le sacrifice de son penchant, consentit enfin à fixer un jour pour la célébration du mariage. Saint-Léger voulait partir ; mais mistriss Osborne et l'heureux Ruddiman firent tant d'instances pour qu'il fût témoin de la cérémonie, qu'il céda à leurs desirs, se dévouant intérieurement à tous les coups que le sort voulait lui faire supporter.

Si la joie n'eût point mis son bandeau sur les yeux de Ruddiman, il eût été alarmé de l'altération des traits de sa future épouse.

Cependant elle n'échappait pas à mistriss Osborne, qui remarquait avec inquiétude, la douleur de Saint-Léger et celle de sa fille.

Ce jour tant redouté parut enfin: Amélia le vit avec terreur, Saint-Léger avec désespoir, et Ruddiman avec transport.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'église, la cérémonie était commencée; Amélia, tremblante, pouvait à peine se soutenir; et lorsqu'il fallut prononcer le mot fatal, elle jeta un cri, et s'évanouit dans les bras de sa mère.

En revenant à elle, elle s'écria: « Oh Henry! Henry! »

Ces mots furent un trait de lu-

mière pour Ruddiman. « Arrêtez, » dit-il au prêtre qui allait quitter l'autel, « tout n'est pas fini. »

— « Ah je ne puis, dit Amélia!..

— « Ne craignez rien, » continua Ruddiman avec fermeté: « venez, Henry; au lieu de son époux, « je lui servirai de père. Reprenez « vos esprits, fille adorable, je ne « veux que votre bonheur. »

Amélia et Henry tombèrent aux pieds du vertueux Ruddiman; mistriss Osborne élevait les mains au ciel: la cérémonie s'acheva, et Amélia quitta le lieu sacré avec le nom de Saint-Léger.

A leur retour, Ruddiman ab-

sorbé ne répondait point aux tendres expressions de ses amis. Il marchait à grands pas ; tout-à-coup il fixe Henry avec une sorte de délire, il lui serre fortement les mains. Amélia attire ensuite son attention ; ses yeux moitié courroucés, moitié tendres, ne pouvaient se détacher de cet objet adoré. Il essaya de parler ; aucun son ne put sortir de sa bouche, et, s'arrachant brusquement de ce lieu funeste, il disparut.

Ce changement subit répandit la tristesse où devait briller la joie. Chacun assis dans le plus morne silence, craignait de le rompre ; une heure se passa sans nouvelles de Ruddiman : enfin un commis-

sionnaire apporte une lettre que mistriss Osborne reconnait pour avoir été écrite par l'objet de l'inquiétude générale.

On s'empressa de questionner le porteur de cette lettre, qui répondit qu'un homme dont l'air annonçait un violent désespoir, lui avait remis une guinée et une lettre, avec ordre de la porter à son adresse; ce commissionnaire ajouta que le désordre qu'il avait remarqué dans celui qui le chargeait de cette commission, l'avait engagé à le suivre; mais qu'il l'avait perdu au détour d'une rue.

Tout le monde resta pétrifié d'horreur à ce récit. Henry, donnant à cet homme une guinée,

l'assura d'une plus forte récompense s'il pouvait découvrir la personne qui l'avait employé.

Mistriss Osborne était incapable de lire la lettre. Saint-Léger en rompit en tremblant le cachet, et lut ce qui suit :

A M. et M.me Saint-Léger.

« L'effort que je viens de faire
« a été terrible ; mon courage m'a-
« bandonne. Je voulais remplir
« mon devoir envers vous tous ;
« que n'avez-vous agi de même
« envers moi. Cruel Henri ! . . . .
« Inhumaine Amélia ! que ne
« m'appreniez-vous l'affreuse vé-
« rité ? Pourquoi m'avoir permis
« un espoir que la mort seule peut

« effacer de mon cœur ? Vous m'a-
« vez cru incapable de sacrifier à
« l'honneur ; quelle action de
« ma vie pouvait justifier un tel
« soupçon ? Si j'avais connu plu-
« tôt la vérité, j'aurais pu com-
« battre mes sentimens ; mainte-
« nant il est trop tard.... J'ai fait
« un effort pour cacher mon émo-
« tion ; je n'aurais pas voulu
« qu'une fausse pitié pût encou-
« rager Amélia à me sacrifier son
« bonheur. Non ; je voulais que
« dans ce combat de générosité,
« la victoire fût pour moi. J'ai
« eu le courage de la remporter ;
« mais je ne puis soutenir votre
« vue, la mort est moins affreuse.

« Tandis que je vous écris, mon

« esprit s'égare ; ma main trem-
« ble, tout s'anéantit autour de
« moi. Je joins à la présente un
« billet de mille livres sterling
« sur mon banquier. Si vous dé-
« sirez le bonheur, fuyez la ville,
« vous ne le trouverez que dans
« la vie champêtre.

« Adieu ! ne cherchez point à
« découvrir mes traces.... Je vais
« faire *un long voyage*.... Quoi-
« que vous ayez détruit mon re-
« pos, je veillerai toujours sur
« vous et sur les vôtres. Je vous
« chéris sans espérer de vous re-
« voir. Au milieu de votre féli-
« cité, souvenez-vous quelque-
« fois du malheureux

« Ruddiman. »

Le sens mystérieux de cette lettre était une énigme pour tous; Saint-Léger crut qu'il pourrait avoir quelques renseignemens chez le banquier dont le nom était au bas du billet. Il se hâta d'aller le trouver; mais il apprit que M. Ruddiman était venu retirer ses fonds, dont il n'avait laissé que mille livres pour être payées à M. Saint-Léger; qu'il avait ensuite demandé une plume, et qu'après avoir écrit, il s'était retiré dans la plus grande agitation.

Cette réponse ne servit qu'à augmenter l'inquiétude de Saint-Léger et d'Amélia, dont le bonheur était troublé par la fuite de leur ami.

Après avoir fait de nouvelles recherches, toutes inutiles, ils suivirent le conseil de celui dont la perte était l'objet de leurs regrets, et prirent une petite ferme dans le Shropshire, où ils essayèrent de réaliser cet ancien proverbe : « Que la paix habite les « chaumières. »

CHAPITRE V.

Plusieurs années s'écoulèrent ; et dans cet intervalle, Henry et Amélia eurent à pleurer la mort de mistriss Osborne, qui termina ses jours au sein de la tranquillité.

Saint-Léger et Amélia partageaient leurs soins entre un enfant chéri et les détails de leur ferme ; mais ils étaient novices dans les travaux des champs, et s'aperçurent enfin que la bonne foi n'est pas toujours le partage des habitans de la campagne. Les mauvaises récoltes ajoutèrent encore au délabrement de leurs af-

faires, et leur bail était près de finir.

Cependant sir Rastock, leur propriétaire, qui les avait pris en amitié, cherchait à les consoler en les assurant que tant qu'il aurait un pied de terrain, Saint-Léger en jouirait ; il accompagna cette promesse d'un serment, et Saint-Léger reprit de l'espoir.

Si le lecteur connaît les auteurs anciens, il peut se rappeler d'un certain oracle de Delphes, qui avait le double pouvoir de rompre ou de tenir ce qu'il promettait.

Le pauvre Saint-Léger et sir Rastock furent un exemple de cette duplicité ; car le proprié-

taire, aussi faux que la prêtresse, se réservait intérieurement le droit de manquer à sa parole.

Au milieu de leurs inquiétudes, Saint-Léger et Amélia conservaient un tendre souvenir de l'infortuné Ruddiman, et le petit Henry apprit de bonne heure à bénir ce nom chéri. Amélia versait chaque jour dans le cœur de son fils les principes de vertus et de piété qui le soutinrent à travers toutes les peines de la vie.

Le tems approchait où la félicité de cette aimable famille allait être détruite. Sir Rastock abandonna tout-à-coup le labourage, pour les plaisirs bruyans de la ville; il ajouta à cette folie celle

d'épouser une femme sans principes, qui l'entraîna dans tous les vices à la mode.

Pour suppléer aux dépenses inconsidérées de cette femme et acquitter des dettes qu'il avait contractées au jeu, Rastock se vit forcé de vendre ses biens pour le tiers de leur valeur à M. Fitzig.

M. Fitzig, quoique bien né, donnait dans tous les travers du tems ; il buvait, blasphémait ; enfin son plus grand plaisir était de troubler la tranquillité de ses voisins.

La compagne de ses débauches était une de ces nymphes qui achètent leur fortune aux dépens de l'honneur, et ce personnage

méprisable n'était pas le seul qu'on pût trouver dans la famille de M. Fitzig.

Le chapelain, M. Phuzer, partageait les goûts de son patron, et l'accompagnait dans toutes ses parties. Le ciel me préserve d'attaquer le caractère sacré d'un ministre ! Qu'il est doux ; qu'il est glorieux pour l'homme revêtu de ce caractère, de dire au pénitent :

« Allez et ne péchez plus. »

Sa voix consolante soulage le malheureux, et ses menaces sont réservées à faire trembler le crime.

Mais quels sentimens pouvait inspirer M. Phuzer accompagnant miss Walpole dans le Shropshire,

pour semer la discorde aux lieux habités par l'innocence et la vertu!

Près de la ferme de Saint-Léger, et dans une modeste chaumière, résidait le curé du village; cet homme religieux possédait la douceur et la bonté du célèbre vicaire de Vakefield, et faisait autant d'honneur à l'église que Phuzer en était le scandale.

Ce Phuzer avait un fils; et quoique le revenu du simple Melross n'excédât pas 40 livres sterling par an, il résolut de faire donner la cure à son fils en attendant mieux. En conséquence, il commença à prendre ses mesures pour déposséder Melross.

Au premier bruit des extravagances de sir Rastock, Saint-Léger en fut affligé à cause de la bonne harmonie qui avait régné entr'eux; mais il ne crut pas devoir s'inquiéter pour lui-même, d'après toutes les assurances qu'il lui avait données avant son départ pour Londres.

M. Fitzig, afin de satisfaire les desirs de Phuzer, priva le pauvre Melross de son modeste emploi. Tous les paroissiens regrettèrent le bon curé, dont la conduite pure avait mérité l'estime de son petit troupeau.

Saint-Léger et son Amélia perdaient en lui un ami dont l'instruction leur avait fait passer des

momens bien doux ; et le jeune Henry, auquel il commençait à enseigner le latin, pleura amèrement en voyant partir son instituteur.

Cette petite famille eut bientôt occasion de s'occuper de ses propres disgraces ; car elle devait être à son tour victime de l'autorité.

La chaumière du curé parut trop petite au jeune Phuzer, qui jeta les yeux sur l'habitation de Saint-Léger. Il n'eut pas plutôt fait part de cette idée à son père, que celui-ci s'occupa des moyens de le satisfaire. La crainte d'arracher à une famille honnête ses moyens d'existence, ne pouvait l'arrêter ; jamais il n'écoutait sa

conscience, quand elle contrariait son intérêt ou ses passions.

Amélia Saint-Léger, par sa conduite et ses vertus, avait paru une femme extraordinaire aux yeux de ses voisins, et miss Walpole prit la résolution de rechercher sa société.

Instruite par sa mère, qu'une femme hasardait sa réputation en condescendant à se lier avec une personne dont la moralité n'était pas reconnue, Amélia évita soigneusement les occasions de rencontrer miss Walpole, et lui prouva en quelque sorte, par sa conduite, qu'elle ne désirait nullement faire sa connaissance.

Miss Walpole jura qu'elle se

vengerait ; et Phuzer, afin de faire réussir ses projets, ne manqua pas d'exciter la colère de cette femme emportée.

A cette époque, Saint-Léger fut tout-à-coup atteint d'une apoplexie dont il ne releva point. Le lecteur connaît assez les sentimens d'Amélia, pour imaginer l'étendue de sa douleur ; elle avait rempli tous les devoirs d'une tendre épouse, il lui restait à remplir ceux de mère, envers un enfant qui n'avait plus de père pour le protéger. Sublime dans son infortune, elle semblait trouver du courage dans le malheur même. Hélas ! ce courage devait soutenir de cruelles épreuves.

Le terme de son bail étant expiré, elle écrivit à M. Rastock pour qu'il le renouvelât. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il lui répondit de s'adresser à M. Fitzig. Il était dégagé de la promesse qu'il avait faite à Saint-Léger, disait-il, puisqu'il n'avait pas un *pouce* de terrain en sa possession. Il terminait, en l'assurant que, telle que puisse être sa position, elle n'était pas plus malheureuse que la sienne.

Les dernières pertes que Saint-Léger avait supportées étaient si considérables, qu'après avoir payé tout le monde, il restait à sa veuve bien peu d'argent. La ferme était le seul espoir de son existence;

mais il fallait s'adresser à M. Fitzig.

La haine de miss Walpole contre Amélia était à son comble, et elle avait promis au fils de Phuzer la maison qu'il désirait. D'ailleurs, ce jeune homme l'intéressait; il jouait au whist, savait la musique, et pouvait, dans l'occasion, conduire un garrick. Ces avantages le rendaient très-utile à miss Walpole, dans un lieu aussi retiré que celui où elle se trouvait.

Les femmes sont ordinairement sensibles ; mais celles que le vice a dégradées sont implacables. Quelqu'un sollicitant miss Walpole en faveur de mistriss Saint-Léger, elle répondit que jamais elle ne pardon-

nait une injure. Auprès d'un être de ce caractère, toute tentative était inutile.

Mistriss Saint-Léger fut enfin forcée d'abandonner sa demeure au jeune Phuzer, qui s'en empara avec tant d'avidité, qû'il redoubla les regrets de cette veuve infortunée.

Tous les maux semblaient réunis sur la tête d'Amélia : combien alors elle regrettait la perte de Ruddiman. « Hélas ! disait-elle, « s'il connaissait ma situation, il « volerait au secours d'Amélia et « de son fils. »

Mais cet espoir ne lui était pas permis ; elle prit une chambre, et

commença une petite école. Dès que son projet fut connu, chacun s'empressa de lui confier des élèves, tant elle inspirait de confiance et de respect.

Celui qui protège la veuve et l'orphelin fit prospérer ses efforts, et sa position s'améliora tellement, qu'elle songea bientôt à augmenter son école et à se rapprocher de Londres. Cependant, après avoir consulté la dépense que cet agrandissement lui occasionerait, elle vit que ses moyens étaient insuffisans. Au moment où elle croyait devoir renoncer à ce projet, elle reçut avec la lettre suivante la somme qui lui était nécessaire.

« Mistriss Saint-Léger doit se « rappeler que son père, le capi- « taine Osborne, fut autrefois ar- « rêté pour avoir obligé le lieute- « nant Asgarth.

« Asgarth, plein de regret, et « pour réparer en quelque sorte « une coupable négligence, en- « voie le triple de la somme à « mistriss Saint-Léger.

« Il n'indique pas son adresse, « afin d'éviter des remercîmens « qui ne serviraient qu'à sa con- « fusion, et que sa conduite n'a « pas mérités,

« J. Asgarth. »

Ce secours inattendu plaça

Amélia dans une situation plus heureuse, et où ses talens lui étaient d'une grande ressource. Elle ne désirait pas la fortune : guider son fils à la vertu et à l'honneur, était toute son ambition. M. Twig n'était pas précisément l'homme auquel elle eût désiré confier son éducation ; mais ses moyens ne lui permettaient pas de mieux faire.

Après avoir conduit un de mes héros au point où nous le trouvâmes au commencement de cette histoire, je ne peux me dispenser de donner une courte analyse sur les parens de Francis Dives, l'ami du fils de la vertueuse Amélia.

Le jeune Francis descendait de

la branche cadette d'une famille noble. Cette circonstance fut dans la suite la cause de tous ses malheurs.

Le commerce était la seule ressource de ses ancêtres et l'héritage de son père, qui eut des succès si constans, que, parvenu à un âge avancé, il était assez riche pour regarder d'un œil de mépris quelques parens éloignés dont il avait éprouvé l'orgueil.

Il épousa miss Barton, fille d'un riche artisan de Londres. M. Dives, ainsi que son épouse, étaient convaincus que l'argent seul donnait de l'importance, et que toute autre recommandation était insignifiante. En conséquence, ils

résolurent d'inspirer ces mêmes sentimens à leur cher Francis. A l'époque de sa rencontre avec Henry, Francis, bien jeune encore, avait appris qu'il était riche, et que celui qui possédait cet avantage, pouvait disposer à son gré de tous ceux qu'il honorait de son attention.

Sa mère avait décidé qu'il ne continuerait pas les affaires de son père; sa fortune, disait-elle, serait assez considérable pour qu'il ne s'exposât pas aux fatigues du commerce. Elle n'avait d'autre ambition que de le voir humilier des parens orgueilleux, qu'il éclipserait par ses dépenses, son train et ses équipages; enfin elle

voulait, sur toutes choses, voir son fils jouer le rôle d'un homme opulent.

Elle eut beaucoup de peine à consentir qu'il allât à l'école; cependant son mari persistant sur ce point, elle choisit M. Twig, sur le bien qu'on lui dit de cet instituteur.

CHAPITRE VI.

Le jeune Henry avait appris de sa mère que l'amitié ne consistait pas à tolérer les fautes d'un ami ; elle lui avait dépeint ce sentiment comme un feu sacré, qui nous porte à tout faire pour le bien de celui qui l'inspire. Docile aux leçons de la vertu, Saint-Léger défendait son ami, partageait ses chagrins, ses plaisirs, tout; excepté son argent. Francis avait appris à en faire trop de cas pour le diviser. Henry pensait, au contraire, que le peu qu'il recevait de sa mère ne pouvait être mieux

employé qu'à soulager l'indigent. Avec peu de moyens et un bon cœur, il avait

« Une larme pour le malheur, et la main
« toujours ouverte à l'indigence. »

SHAKESPEAR.

Les talens de Francis étaient le sujet d'admiration des amis de sa mère, lorsqu'il était en vacance. Il est vrai que les soins infatigables de Henry l'empêchaient d'être totalement ignorant. Son exemple engageait Francis à s'appliquer quelquefois, ce qu'autrement il n'eût jamais fait; car mistriss Dives avait si positivement recommandé de ne point contrarier son fils, que le maître s'occupait rarement de son instruction.

Henry voyait revenir son ami sans qu'il eût acquis aucuns des avantages que l'on peut recueillir dans la société. La complaisance de M. Twig ajoutait encore à l'insouciance du jeune élève ; et cette complaisance, si nuisible à son avancement, fut sur le point d'être fatale à sa vie.

Un jour que Francis se promenait avec son maître au bord d'une rivière, il lui prit fantaisie de se baigner. M. Twig lui observa avec douceur que, n'ayant pas appris à nager, il y aurait du danger. Francis s'obstina ; et le maître n'osant s'opposer à sa volonté, finit par y consentir. A peine le jeune homme fut-il dans l'eau, qu'une

crampe le saisit ; le pédagogue ne jugeant pas à propos de risquer sa vie pour sauver celle de son élève, se mit à jeter des cris affreux. Henry, qui n'était pas éloigné, accourt au bruit, voit son camarade dans l'eau ; s'y précipite plus prompt que l'éclair ; et saisissant le malheureux Francis par les cheveux, le ramène à terre.

Cette étourderie fut suivie d'une indisposition très grave, pendant laquelle Amélia, à la prière de son fils, prodigua ses soins à Francis avec tant de zèle, qu'il lui dut en partie le retour de sa santé.

Pendant l'espace de plusieurs années, Saint-Léger ne négligea aucune occasion d'être utile à son

ami. Le cœur de Francis était trop froid pour répondre à cet attachement ; cependant Saint-Léger lui était devenu si nécessaire, qu'au moment de quitter la pension, il sentit qu'il ne pouvait se passer de lui, et il supplia sa mère de permettre que son ami vînt demeurer chez elle. Son indulgente mère, qui ne voulait rien lui refuser, écrivit à mistriss Saint-Léger pour lui en faire la proposition, ajoutant que M. Dives s'occuperait de l'avancement de Henry.

Amélia ne fut point flattée de cette proposition : l'expérience lui avait appris à ne pas croire aux promesses. Elle bornait son ambi-

tion à voir son fils instituteur dans quelque collége ; mais ce fils avait des vues plus étendues. Il était naturellement hardi et désintéressé ; son esprit s'était enflammé en lisant l'histoire de ceux qui s'étaient fait un chemin à la gloire et à la fortune ; enfin son desir était de parcourir le monde. Et lorsqu'il eut connaissance de l'offre que lui faisait M. Dives, imaginant que tous les humains étaient remplis de candeur et de générosité, il se jeta aux pieds de sa mère, pour la supplier de ne point s'opposer à son avancement.

Cette tendre mère fut enfin forcée de céder à ses prières : « Le « chemin qui s'offre à vous, mon

« enfant, lui dit-elle, paraît cou-
« vert de fleurs ; les rayons de l'es-
« pérance brillent à vos yeux.
« Qu'il est pénible de détruire le
« charme de cette illusion ! Hélas !
« l'inquiétude et le chagrin se font
« connaître assez tôt. Allez, mon
« fils, puisque c'est votre desir.
« Allez ; soyez heureux : que la
« vertu dirige toutes vos actions.
« Soyez attentif aux avis de ceux
« qui peuvent vous être utiles ;
« mais que la dépendance ne vous
« abaisse jamais. Ne croyez pas
« qu'il soit honteux d'être pau-
« vre ; cependant ne négligez pas
« les occasions de devenir riche
« par des moyens honnêtes. Soyez
« franc et sincère, sans être dur ;
« et si votre cœur se trouve acca-

« blé de peines ou d'incertitudes,
« que le souvenir du Créateur uni-
« versel soit votre soutien, votre
« abri contre l'orage. »

Muni de ces principes, et de quelques guinées, Henry se sépara de sa mère, après l'avoir embrassée avec la tendre affection qu'elle lui inspirait.

CHAPITRE VII.

Nos deux jeunes héros étant arrivés dans la splendide demeure de M. Dives, Francis fut reçu de sa mère avec toutes les démonstrations de la joie ; tandis que son père, après une légère inclination de tête, reprit le cours de ses calculs, sans faire attention à personne.

Henry, pour la première fois de sa vie, s'aperçut de son peu d'importance.

Mistriss Dives voyant sa confusion, demanda à son fils si c'était

là le pauvre garçon dont il faisait si souvent mention dans ses lettres.

Les joues de Saint-Léger se couvrirent de rougeur. Il se voyait reçu comme un objet de charité.

— « Votre mère est bien pau-« vre, mon ami ? »

— « Non, Madame ; nulle-« ment. »

— « Non ? Vous me l'avez pour-« tant dit, Francis. »

Francis avoua, en hésitant, que cela était vrai.

— « Vous êtes dans l'erreur, « reprit vivement Henry ; ma

« mère n'est point pauvre, tant « qu'elle ne manque de rien. »

— « Ne tient-elle pas une école, « votre mère ? »

— « Oui, Madame, et elle se « procure ainsi tout ce qui lui est « nécessaire. »

— « Comment imaginer, dit « alors M. Dives, qu'un jeune « homme tel que celui-ci con- « naisse le prix de l'argent? Il l'ap- « prendra avec le tems ; il peut y « compter. Ces jeunes paysans « sont comme des sauvages ; don- « nez-leur un morceau de pain et « une hutte pour se coucher, les « voilà contens. Heureusement « Frank ne pense pas ainsi ; il sait

« que l'argent fait tout ; que c'est « l'argent qui m'a élevé au-dessus « de ses orgueilleux cousins, que « j'ai humiliés, dont j'ai acheté « les équipages ; lady Cécilia, par « exemple. »

— « Ah ! ne nommez pas cette « créature, s'écria mistriss Dives ; « je ne serai pas contente que je « ne la voie mendier son pain. »

— « On a vu arriver des choses « plus difficiles, » reprit son époux en souriant malicieusement.

Lady Cécilia était parente éloignée de cet homme dur. Elle avait épousé Auguste Montauban, dont la fortune était bornée, mais qui

possédait tous les avantages d'une éducation soignée.

La nature avait accordé à lady Cécilia cet air distingué qui inspire le respect ; elle s'était mariée à l'homme qu'elle aimait, et avait deux enfans, dont l'éducation employait tous ses soins et ceux de son mari.

Le hasard l'ayant conduite à un bal public où se trouvait mistriss Dives, celle-ci crut l'occasion favorable pour se lier avec des gens de qualité : elle savait que son cousin n'était pas riche, et imagina que le défaut de fortune suffisait pour enseigner l'humilité.

Elle se trompait cependant pour

cette fois ; car Auguste Montauban, quoique naturellement doux et affable, était ce qu'on appelle vulgairement *un homme très-fier*.

Mistriss Dives étant allé faire visite à lady Cécilia, elle la trouva assise au piano, donnant une leçon à sa fille. Auguste Montauban, de son côté, expliquait une phrase à un charmant petit garçon de cinq à six ans. Mistriss Dives témoigna la plus grande surprise, de voir des gens du bon ton s'abaisser à une semblable occupation. Une réponse un peu sèche, quoique polie, de la part d'Auguste Montauban, fit la satyre des parens qui trouvent au-dessous d'eux de former le cœur et l'esprit

des êtres intéressans qui leur doivent la vie.

Mistriss Dives, choquée de l'observation, n'en attendit pas la fin pour détester cordialement son cousin. Elle employa le reste de sa visite à déchirer par sa médisance tous ceux qu'elle connaissait ; et Auguste Montauban, qui ne trouvait aucun plaisir à contempler la nature humaine dans ses défauts, vit partir sa cousine avec joie.

Lorsque mistriss Dives se vit si mal accueillie, sa fureur fut extrême : elle avait déjà formé le projet d'unir son fils à la jeune miss Montauban, et croyait que

cet acte de générosité lui mériterait toute la gratitude de lady Cécilia. Trompée dans son attente, elle s'était livrée à un ressentiment que quatre années n'avaient pu affaiblir.

Depuis ce tems, Auguste Montauban s'était trouvé fort gêné : il fut à la fin forcé de vendre son mobilier, ainsi qu'une maison élégante où avaient vécu ses ancêtres, et de se retirer à Richmond avec sa famille.

M. et Mme Dives s'étaient empressés d'acheter le mobilier ; et jouissaient du plaisir cruel d'aller se promener à Richmond, dans le seul dessein d'humilier leurs

parens, par la vue de l'équipage qui leur avait appartenu dans un tems plus heureux.

Leur infatigable méchanceté ne pouvant se terminer là, ils se rendirent maîtres de quelques créances qu'Auguste Mautauban n'avait pu acquitter, et eurent ainsi le moyen de continuer leurs persécutions.

Henry, quoique jeune et sans expérience, pénétra facilement les sentimens de la famille dans laquelle il était reçu. Il avait souvent remarqué avec surprise, dans son ami, un goût décidé pour l'argent; le principe lui en parut alors évident.

Retiré dans sa chambre, il commença à faire de sérieuses réflexions ; il se retraçait sa mère chérie vivant d'un modeste revenu, mais portant sur ses traits le calme et la sérénité.

Ici tout respirait l'abondance ; des domestiques prévenaient les besoins ; la table était somptueuse. Tous les avantages de la fortune se terminaient là.

« Jaimerais mieux être soldat
« ou matelot, se dit-il à lui-même,
« que de vivre dans cette maison.
« Cependant Francis est mon ami.
« — Ses parens m'ont pris sous
« leur protection. — Ma mère est
« pauvre. — Si je pouvais trou-

« ver les moyens de la soulager.
« Cette idée le remplit d'émo-
« tion , et il s'endormit bercé par
« l'espérance. »

CHAPITRE VIII.

Lorsque l'existence dépend de la bonté des autres, il en résulte nécessairement un sentiment d'humilité; Henry était en quelque sorte une exception à cette règle. Son inclination et son devoir le portaient à se rendre digne de la bienveillance qu'on lui accordait. Les dernières instructions de sa mère ne sortaient pas un instant de sa mémoire.

« Soyez attentif aux avis de « ceux qui peuvent vous être uti« les; mais que la dépendance

« ne vous abaisse jamais. Ne « croyez pas qu'il soit honteux « d'être pauvre. »

Ces leçons étaient sacrées pour Henry; il résolut d'en faire la base de sa conduite.

Il parvint ainsi à l'âge de dix-huit ans; et s'habituant par degrés aux douceurs d'une vie opulente, Henry pensait quelquefois que la fortune était un avantage plus réel qu'il ne l'avait d'abord soupçonné. Cependant, fidèle aux principes qu'il avait adoptés, il se fit une règle d'être sobre; afin de pouvoir, sans regrets, supporter les privations, si la fortune capricieuse lui refusait ses faveurs.

Quelle philosophie dans un âge si tendre ! Non, ce n'était pas la philosophie qui inspirait de tels sentimens au jeune Saint-Léger ; il les puisait dans une correspondance suivie avec sa mère. — La voix d'une bonne mère a plus d'empire sur un cœur bien né, que la morale d'un *Sénèque* ou l'éloquence d'un *Cicéron.*

M. Dives ne tarda pas à réfléchir que l'ami de son fils allait lui devenir plus à charge : il fallait songer à lui faire obtenir quelque emploi. Il résolut de s'en débarrasser par quelque moyen qui n'attaquât pas sa bourse.

Francis, de son côté, gouverné par la même avarice, regret-

tait quelquefois de s'être attaché à un jeune homme sans ressource.

« Cependant je serai toujours « assez riche, » se disait-il ; « mon « père me laissera sa fortune ; je « puis même l'augmenter : d'ailleurs, qui sait si je me marie« rai ? si j'aurai des enfans ? Dans « le cas contraire, mon argent « passerait à des gens que je « n'aime point. Saint-Léger me « chérit depuis mon enfance ; il « m'a sauvé la vie au risque de la « sienne. — Je puis le rendre heu« reux en lui abandonnant une « portion de mon superflu, et par « ce moyen, je conserve un ami « dont j'ai éprouvé la solidité. »

Pénétré de ces réflexions, François les communiqua à son père, et le conjura d'assurer une somme à Saint-Léger.

M. Dives, souriant à cette proposition, répondit à son fils que, toute inconsidérée qu'elle était, il ne pouvait pas trop l'en blâmer, puisqu'elle montrait la bonté naturelle de son cœur; mais il lui expliqua que l'espoir était le seul lien qui attachait les petits aux grands, et que, mettre un ami dans l'indépendance, c'était rompre le lien pour toujours.

« Considérez le monde, » ajouta-t-il; « lisez le discours d'un ora-« teur; consultez ses sentimens

« l'année suivante, tout est changé.
« — Qui a pu le faire varier à ce
« point ? L'intérêt. C'est là le grand
« mystère de toute la science hu-
« maine. Celui qui , ainsi que
« nous , possède la fortune , fait
« mouvoir tout à son gré. Ne
« me parlez plus de l'indépen-
« dance de Henry , il n'a déjà que
« trop de hauteur ; conservez l'ami ,
« par la conviction que son bon-
« heur futur et celui de sa mère
« dépendent de vous ; sinon vous
« trouverez bientôt en lui le ri-
« gide censeur. Souvenez - vous
« toujours de ces paroles remar-
« quables d'un roi de France :
« Je ne donne jamais une place
« sans faire *un* ingrat et *mille*
« mécontens. »

Ces argumens pénétrèrent l'ame de Francis ; l'effort de la générosité fut étouffé par l'avarice, et il partagea les sentimens de son père.

Henry était loin d'imaginer les discussions auxquelles il donnait lieu. Il espérait que ses protecteurs lui procureraient le moyen de gagner son existence : ce motif seul leur méritait son affection ; jamais il n'avait formé le moindre desir sur leur bourse.

Ses plaisirs étaient d'une nature si simple qu'ils ne lui coûtaient rien. Il aimait la botanique et la simplicité pastorale. Cincinnatus, conduisant la charrue, lui paraissait plus digne d'envie, que le

même Cincinnatus entrant à Rome à la tête d'une armée triomphante.

Pendant son séjour dans la maison de M. Dives, il avait été voir sa mère, qu'il avait trouvée entourée des jeunes personnes dont elle faisait l'éducation. Sa situation était heureuse ; elle jouissait de l'amitié de ses égaux et de la considération de ses supérieurs. Pendant cette visite, la vertueuse Amélia avait fortifié dans l'ame de son fils les principes qu'elle y avait fait germer.

Francis sentit un vide affreux pendant l'absence de son ami ; le tems s'écoulait si lentement pour lui, qu'il ne savait à quoi l'employer : il ne tarda pas à prier

Henry de presser son retour ; et ce jeune homme reconnaissant, s'arracha des bras maternels pour satisfaire à son devoir.

A cette époque, mistriss Dives entendit parler de sir Martin Panther ; sa famille était distinguée, et lui-même était sur le point de devenir membre du Parlement. Il avait une sœur qui était considérée comme un des plus riches partis.

Sir Martin était un jeune homme à la mode, dans toute la force de l'expression. Il se levait à une heure, montait à cheval, et revenait ensuite à sa toilette, qui était pour lui une sérieuse occupation ; aussi passait-il pour

un modèle de bon goût parmi l'un et l'autre sexe, et sa seule décision faisait adopter ou rejeter une mode nouvelle. Les jeunes gens, empressés de le copier, se rendaient souvent fort ridicules, tous ne possédant pas, comme sir Martin, un extérieur à qui tout sied.

Il se trouvait parmi ses imitateurs, un jeune homme de dix-huit ans, dont le père, homme de bon sens, et jouissant d'une certaine aisance, avait envoyé le jeune Tibulle à Londres, pour étudier les lois.

Tibulle Melford arriva dans la métropole avec un commencement d'études qui lui promettait des succès futurs; mais en vou-

lant imiter l'homme à la mode, il négligea le moyen de devenir l'homme instruit.

La bruyante vivacité des jeunes habitans de la ville l'étourdit ; il suivit leur dissipation, et le hasard lui ayant fait rencontrer sir Martin Panther, il devint le plus zélé de ses admirateurs ; il étudiait ses mouvemens, retenait ses expressions, et ne manquait pas d'en faire usage lorsqu'il se trouvait en société.

Sir Martin était enchanté de l'admiration qu'il excitait, d'autant plus qu'il ne craignait point de rivalité. Il était de tous les clubs, jouait gros jeu, buvait en déterminé, et par-tout on le re-

cherchait ; on était malheureux dès qu'il disparaissait.

Sa sœur, qui demeurait avec lui, tenait un train de maison éclatant ; ses soupers étaient splendides ; enfin, on était convenu de regarder comme un honneur d'être admis à ses soirées.

Mistriss Dives conçut le dessein de faire connaissance avec sir Martin et sa sœur. Deux motifs la faisaient agir ; d'abord, le desir de se lier avec des gens du bon ton ; ensuite, elle avait entendu dire que miss Panther, outre sa fortune, qui était considérable, avait des espérances du côté d'un oncle qui possédait des biens immenses : ces avan-

tages lui faisaient concevoir l'idée d'un mariage brillant pour son cher Francis.

Son mari, accoutumé à calculer les inconvéniens, fit quelques objections. Les avantages n'étaient pas *certains*, et la dépense *indispensable*. Si elle allait à ces soupers dispendieux, il faudrait les rendre : elle pouvait d'ailleurs perdre au jeu. Ce prudent mari déclara qu'un tel risque était contraire à tous ses principes. Cependant mistriss Dives n'était pas femme à s'arrêter aux scrupules de son époux : elle conclut qu'il serait affreux d'échapper une si belle occasion pour quelques soupers ; quant au jeu, elle connais-

sait trop le prix de l'argent pour y risquer beaucoup.

Francis apprit avec joie la résolution de sa mère. Tout ce qu'il avait entendu dire de la fortune de miss Panther, flattait son ambition ; il ne restait plus qu'à se faire introduire, et c'était là le plus difficile.

Enfin, mistriss Dives rencontra chez une amie Tibulle Melford, dont la bouche ne s'ouvrait que pour faire le panégyrique de sir Martin. Ce récit accrut encore l'impatience qu'elle avait de le connaître ; et imaginant que Tibulle pouvait lui servir d'introducteur, elle l'invita à dîner chez elle.

Là, ce jeune homme reprit son sujet favori, et poussa si loin l'éloge de son ami, que Saint-Léger lui-même éprouva une sorte de curiosité à connaître ce phénix.

Tibulle ayant communiqué à sir Martin les desirs de mistriss Dives et de son fils, celui-ci en fut très-étonné ; cependant, après une courte conférence avec sa sœur Martina, il fut décidé qu'on les recevrait.

« J'ai entendu dire, » ajouta sir Martin, « qu'ils sont fort ri-« dicules ; mais leur fortune est « considérable ; et si je pouvais « emprunter du jeune idiot quel-« ques mille livres, cela me serait

« utile pour mon élection. Il est « vrai que nos amis seront éton- « nés. — Au reste, ils descendent « d'une assez bonne famille, et « cela nous servira d'excuse. »

La faible mistriss Dives pensa se trouver mal, lorsque Melford se présenta pour lui annoncer que miss Martina l'invitait à lui faire l'honneur de souper chez elle. Francis était compris dans l'invitation, et il insista pour que Saint-Léger lui fît compagnie.

CHAPITRE IX.

Une sorte d'intimité s'établit entre la famille Dives et celle des Panther, quoique leurs sentimens fussent bien différens. Mistriss Dives était enchantée des manières qu'elle avait remarquées dans ses nouvelles connaissances. Chacun lui vantait miss Martina et son immense fortune ; et l'on ajoutait que, si elle se trouvait réunie à celle de Francis, ce couple serait le plus riche de Londres.

Quoique Francis ne remarquait rien dans miss Martina qui pût

enflammer son cœur d'une passion romanesque, son amour pour l'argent lui persuadait qu'il passerait heureusement sa vie, avec une femme qui lui apporterait des avantages aussi solides.

Son père ne pensait pas absolument comme lui ; il trouvait que miss Panther aimait trop les plaisirs : si elle dépense ce qu'elle apporte, disait-il, je ne vois nul résultat heureux pour mon fils.

Francis observait qu'étant marié, il pourrait facilement retrancher le superflu et gouverner sa maison à son gré ; mais M. Dives, qui savait par expérience que ce n'était pas une chose facile, s'obstina à ne point autoriser de tels projets.

La mère voyant que son mari était déterminé à détruire son plan favori, résolut de l'exécuter sans lui ; et sans attendre davantage, elle fit sa proposition à sir Martin, qui lui promit de parler à sa sœur en faveur du jeune Dives.

Les choses ne tardèrent pas à s'arranger ; et au grand étonnement des amis de miss Martina, qui lui avaient vu refuser des partis distingués, Francis devint son favori, avec une assiduité si marquée, qu'elle ne laissait point de doute sur la nature de ses prétentions.

Mistriss Dives, au comble de la joie, acquiesça avec empressement à la proposition que lui fit

sir Martin, de signer un dédit considérable, en cas qu'une des parties vînt à changer. Cette circonstance fut cependant cachée à M. Dives, et Henry ne pénétra même pas dans ce secret.

Quoique bien jeune, Saint-Léger était choqué de la familiarité de sir Martin, et de la servile adulation de Tibulle. Miss Martina ne lui paraissait nullement capable de rendre son ami heureux. Cette demoiselle n'aimait l'argent que pour en jouir ; Francis, au contraire, pour l'accumuler. Henry crut qu'il était de son devoir de communiquer ses craintes à son ami.

Francis reçut son opinion avec

indifférence, l'assurant cependant qu'il songerait à ce qu'il lui avait dit. A peine l'eut-il quitté, que ce jeune inconséquent fit part de cette conversation à sir Martin, qui trouva fort singulier qu'un homme qui lui devait son existence, eût osé prendre la liberté de lui faire des remontrances.

Sir Martin informa Tibulle de ce qu'il venait d'apprendre, et celui-ci se hâta de mettre miss Martina dans la confidence; de ce moment, ce formidable trio entra dans une ligue offensive contre Saint-Léger.

Sir Martin, furieux, n'échappait aucune occasion de nuire au jeune Henry dans l'esprit de son

ami. Il assura Francis que sa sœur ne consentirait jamais à s'unir à un homme qui avait pour confident un être aussi intéressé que l'était Saint-Léger, dont il lui paraissait évident que la seule ambition était d'empêcher Francis de songer au mariage, afin d'obtenir davantage de lui.

Henry, persuadé qu'il avait rempli les devoirs de l'amitié et de la reconnaissance, en communiquant ses doutes à son ami, ne s'aperçut nullement de sa froideur.

Cependant le cœur de Francis était aliéné. Sir Martin et miss Martina lui représentaient sans cesse le compagnon de son enfance, comme un homme qui abusait de

sa bonté pour contrarier ses desirs. Le trop faible Francis se persuada que la prophétie de son père était accomplie, que l'ami avait fait place au censeur; il lui tardait de se débarrasser de ce fardeau trop pénible à supporter.

Sir Martin prit la résolution d'effectuer la ruine de Saint-Léger. Quand le pouvoir accompagne la volonté, les occasions ne manquent jamais. Ses prétentions à la prochaine élection exigeaient sa présence à la campagne; il pria Francis de l'accompagner, et engagea Saint-Léger à être de la partie.

L'habitude avait dès long-tems rendu Saint-Léger nécessaire à

Francis; et quoique son amitié fût réfroidie, il sentit qu'il ne pouvait se séparer de lui. Henry n'avait aucune inclination à faire ce voyage; mais il crut devoir se rendre au desir de son ami.

Sir Martin était convenu avec sa sœur, qu'arrivé à la campagne, il se débarrasserait de Saint-Léger par un froid mépris, ou par une insulte. Ils avaient assez remarqué la victime de leur malice, pour être convaincus que, malgré un grand fond de douceur, il avait trop de fierté pour supporter un affront prémédité.

Sir Martin, qui avait besoin d'argent, en ayant parlé à Tibulle, cet étourdi courut chercher

sa modeste fortune, qui était déposée chez un banquier depuis la mort de son père, et s'empressa de venir la mettre aux pieds de son ami; le suppliant avec tant de chaleur d'en faire usage, qu'on eût cru qu'il sollicitait la plus haute faveur. Cet argent était néanmoins une bagatelle, en comparaison des sommes dont sir Panther avait besoin pour obtenir son élection.

Il trouva une grande ressource dans la vanité de mistriss Dives. Il laissa d'abord échapper quelques mots sur la difficulté de se procurer de l'argent; ses rentes, disait-il, ne devaient échoir que dans quelques mois. Il est vrai

qu'il pouvait couper les bois des propriétés de sa sœur; mais c'était détruire un produit certain. Que faire cependant; il fallait emprunter dix mille livres sterl., ou renoncer à l'élection; et il aimait mieux perdre la vie.

La coupe des bois effrayait mistriss Dives; elle le supplia, les larmes aux yeux, de ne pas prendre un moyen si ruineux pour sa chère miss Martina. Le jeune homme répondit qu'il en serait désespéré; mais que l'*honneur de sa famille en dépendait*, et qu'il ne trouvait pas d'autre expédient.

Mistriss Dives voyant que la chose était aussi sérieuse, l'engagea à ne rien précipiter, l'assurant

qu'elle allait s'occuper de le tirer d'embarras.

Lorsqu'elle en fit la proposition à son mari, la foudre tombant à ses pieds ne l'eût pas plus atterré ; il s'imagina qu'elle avait perdu l'esprit. Cependant la voyant persister dans sa demande, il mit en usage toute son autorité pour la détourner d'un tel dessein. Mistriss Dives, qui ne s'effrayait nullement de la colère de son époux, continua ses persécutions avec tant de succès, qu'au bout de deux jours elle obtint ce qu'elle désirait.

Sir Martin ayant terminé cette opération, crut que rien ne manquait plus à l'exécution de son

plan, que l'expulsion de Saint-Léger.

Ils partirent pour Yorkshire, où, après de longs débats, le jeune baronnet perdit toute espérance pour l'élection qui lui avait occasioné tant de sacrifices. Il se consola cependant de cette contrariété; et pour faire diversion au regret que lui témoignaient ses deux compagnons, il les emmena à Panther-Hall, qui n'était éloigné que de quelques milles de l'endroit où ils étaient.

Sir Martin était la terreur du voisinage de Panther-Hall. Il ne se faisait aucun scrupule de chasser au-delà de ses terres, ou d'usurper les droits de ses voisins. Si

quelques fermiers avaient le malheur de lui déplaire, il leur intentait un procès qui ne manquait pas de les ruiner.

Au moment où les trois jeunes gens arrivèrent au château, une affaire de ce genre était entamée. Un fermier nommé Briarly avait éprouvé tant de malheurs, qu'il se trouvait réduit au dernier degré de pauvreté ; son sort était d'autant plus affreux, qu'une charmante fille, âgée de dix-sept ans, le partageait. Briarly voyant son enfant prête à expirer de besoin, et ne sachant où se procurer des ressources, son désespoir l'emporta sur sa prudence. Il prend son fusil et abat un lièvre sur les

terres de son inflexible seigneur.

Sir Martin l'apercevant, court à lui, le saisit au moment où il allait s'éloigner, et l'accable d'un torrent d'injures. Le malheureux fermier tombe aux pieds du baronnet, et y dépose l'animal qu'il tenait à la main. Peu satisfait de cette marque de soumission, sir Martin profite de la situation de Briarly pour lui arracher son fusil. Le fermier résiste, et reçoit un coup au visage.

Briarly, dont le caractère était prompt, et qui croyait que l'agresseur perdait toute espèce de distinction aux yeux des hommes, répliqua à cette attaque par un coup si bien appliqué sur son

antagoniste, qu'il le renversa.

Sir Martin voyant le peu d'avantage qu'il retirait de cette lutte, abandonna la place, laissant Briarly repentant de sa vivacité. Il savait que son devoir l'obligeait au respect envers ses supérieurs. Ses parens lui avaient appris que cette subordination était indispensable; d'un autre côté, il avait su d'eux qu'on ne devait jamais recevoir impunément un soufflet. Il imagina que la générosité de son seigneur lui ferait regretter de l'avoir forcé à cette extrémité. Il se trompait cependant; car sir Martin avait juré qu'il ne serait satisfait qu'après avoir exterminé l'insolent qui avait osé le toucher.

Quoique généralement le baronnet ne se fît pas une loi de tenir à ses sermens, dans cette circonstance il fut fidèle à sa parole : le fermier fut poursuivi ; et à l'époque de ma narration, il était sur le point d'être mis en prison.

Le lendemain de l'arrivée de Francis et de Henry à Panther-Hall, au moment où ils se promenaient dans le parc, une jeune fille de la figure la plus intéressante, se trouva sur leur passage : ses cheveux étaient en désordre ; ses beaux yeux, gonflés de larmes, exprimaient tant de douleur, que le sensible Saint-Léger en fut touché.

Louisa Briarly fit le détail de

l'affreuse situation de son père, avec l'accent que la piété filiale inspire. Ce malheureux fermier était dangereusement malade, manquant de tout, et prêt à se voir arracher des bras de sa fille, pour être traîné en prison. Elle termina par supplier les deux amis, au nom de la tendresse qu'ils avaient pour les auteurs de leur vie, de plaider sa cause auprès du baronnet, et de l'engager à cesser ses persécutions.

La voix de la nature avait pénétré le cœur de Henry ; il pensa à sa mère chérie, fixa l'infortunée Louisa. Son émotion était si vive, qu'il ne pouvait ouvrir la bouche.

Francis sentit un mouvement

secret. Ce n'était pas la pitié ; c'était un sentiment qu'il n'avait pas encore éprouvé. Il désirait obliger Louisa ; il lui semblait que son bonheur y était attaché ; cependant il ne pouvait en définir la cause.

Louisa ayant renouvelé ses instances, Françis l'assura qu'il ferait tout ce qui dépendait de lui pour adoucir ses peines. L'infortunée tomba à ses pieds, qu'elle arrosa des larmes de la gratitude, et s'éloigna en le bénissant.

Henry avait peine à se remettre de son trouble : les malheurs de l'innocente Louisa avaient tant de rapport avec ceux dont sa mère avait été victime, que son indi-

gnation égalait la cruauté de sir Martin. Il sentit néanmoins la nécessité de cacher ce sentiment, afin de ne pas nuire aux êtres intéressans qu'il aurait voulu servir.

Francis éprouvait d'autres émotions : il reconnut l'influence du pouvoir de l'amour, qu'il avait jusqu'alors méprisé. Ce n'était pourtant pas cet amour délicate qui, s'emparant de toutes nos facultés, nous fait tout sacrifier au bonheur de celle qui en est l'objet. C'était un caprice qu'il lui paraissait facile de satisfaire à peu de frais, et auquel il pouvait renoncer dès qu'il en aurait envie.

Il crut cependant devoir en faire un mystère à Henry; il sa-

vait que ce jeune homme non-seulement frémirait à l'idée de séduire la belle paysanne ; mais qu'il ferait tous ses efforts pour prévenir sa ruine, et l'avertir de son danger. Ainsi couvrant son amour du masque de la pitié, il se réunit à Saint-Léger pour chercher les moyens de soulager la famille Briarly.

CHAPITRE X.

La chaleur avec laquelle Francis entreprit la cause de Briarly, surprit d'abord le baronnet; cependant, habitué au vice, il pénétra bientôt le véritable motif qui faisait agir son futur beau-frère, et lui souhaitant un succès complet, il lui accorda sa demande.

Cette facilité paraîtrait extraordinaire dans un caractère aussi dur que celui de sir Martin; mais ce n'était pas par bonté qu'il pardonnait : la vengeance de ce jeune tyran n'était pas assouvie. Il savait

que le déshonneur de Louisa serait pour Briarly le plus sévère châtiment, et Francis lui paraissait propre à l'exécuter. Ainsi, sans délicatesse comme sans compassion, il encourageait au crime celui qui devait entrer dans sa famille.

Francis communiqua le succès de ses démarches à Saint-Léger. Enchanté d'un résultat aussi heureux, Henry proposa à son ami d'aller sur-le-champ porter cette bonne nouvelle à Briarly. Ils trouvèrent le pauvre fermier assis dans toute l'attitude de la douleur : sa fille près de lui cherchait à le consoler. A la vue des deux étrangers, ses beaux yeux se remplirent

de larmes ; le rouge de la pudeur couvrit ses joues, et la rendit mille fois plus intéressante à celui qui méditait sa honte.

Saint-Léger, empressé de rendre le repos à cette malheureuse famille, allait d'un seul mot lui apprendre son sort, lorsqu'un regard de son ami le retint.

Francis commença par déplorer la fatale imprudence du fermier, qui avait irrité son seigneur au point que rien n'était plus difficile que de l'appaiser, malgré la douceur naturelle de son caractère. Il ajouta que, ne pouvant résister au desir d'obliger l'aimable Louisa, il avait prié, supplié, jusqu'à ce que sir Martin, vaincu

par ses sollicitations, eût consenti à abandonner ses poursuites.

Briarly et sa fille, pénétrés de reconnaissance, regardaient Francis comme un ange envoyé à leur secours, et imaginaient qu'il avait opéré un miracle en leur faveur.

Avant de les quitter, Francis remit cinq guinées à Louisa, en lui recommandant de procurer à son père tout ce dont il avait besoin.

« Non, non, s'écria cette fille « innocente, cet être bienfaisant « n'est point une créature hu-« maine ! »

Francis répéta ses visites et ses dons ; le fermier recouvra la santé,

et la reconnaissance de Louisa égalait sa tendresse pour son père.

Henry vit avec peine ce qui se passait dans le cœur de cette aimable fille : il craignait que le tendre intérêt qu'elle montrait pour son jeune libérateur, ne devînt nuisible à sa tranquillité. Il en parla à Francis, qui le rassura pleinement, en lui promettant de ralentir ses visites et de respecter le calme de la vertu. Cependant l'honnêteté de Saint-Léger dans cette circonstance, acheva de détruire le peu d'affection que son ami conservait pour lui.

Le moment de retourner à Londres approchait ; Louisa en fut affligée par rapport à Francis. Il

avait obtenu pour son père une petite ferme qui les faisait vivre : ce dernier trait avait mis le comble à son affection pour lui ; et lorsqu'elle vint lui faire ses adieux avec son père, cette malheureuse fille ne fut pas maîtresse de cacher son désespoir.

La veille du jour fixé pour le départ, Henry, attiré par le charme d'un beau clair de lune, voulut contempler pour la dernière fois des sites délicieux qui entouraient Panther-Hall.

Il poursuivait sa route, lorsqu'un léger bruit fixa son attention. Un homme frappa trois coups distincts. A ce signal, une femme s'approche, et ils disparaissent

ensemble, cependant pas assez tôt pour empêcher Saint-Léger de distinguer les traits de Francis et de Louisa.

A cette vue, l'horreur et l'indignation pénètrent son ame; à peine pouvait-il en croire ses yeux. Comment se persuader que son ami pût être assez barbare pour sacrifier une fille innocente à ses coupables desirs!

La crainte de porter un jugement téméraire, l'empêcha d'en parler à Francis; il ne pouvait croire à tant de dépravation : cependant il résolut d'observer son ami à leur retour à Londres, afin d'empêcher une correspondance clandestine;

et dans le cas où ses craintes seraient fondées, il croyait de son devoir de tout tenter auprès de Francis, pour qu'il réparât par l'offre de sa main le tort qu'il aurait fait à la victime de sa séduction.

Henri, pénétré de ces sentimens, monta en voiture avec son ancien camarade et le baronnet. Leur voyage fut triste. Sir Martin n'entrevoyait rien d'heureux pour lui : il s'était endetté pour des sommes si considérables, qu'il avait à craindre pour sa liberté. S'il eût été nommé au Parlement, il eût pu obtenir du tems de ses créanciers : cet espoir était détruit ; il ne lui restait de res-

source que dans le mariage de Francis avec sa sœur.

Après un pénible trajet, ils arrivèrent chez M. Dives, qu'ils trouvèrent au lit. Cet homme intéressé n'avait pu voir de sang-froid passer son argent dans les mains du baronnet, pour un emploi dont il ne retirait aucun bénéfice.

Mistriss Dives, malgré la joie qu'elle avait de revoir son fils, ne put s'empêcher de remarquer une sorte de contrainte dans tous ses traits : mais sir Martin répandit l'alégresse par la gaîté de ses discours. Jamais, disait-il, il n'avait été plus satisfait ; il allait voir sa sœur entrer dans une

famille respectable ; ses revenus, prêts à échoir, devaient le libérer envers ses amis ; tout allait devenir un sujet de joie et de satisfaction : il termina en prenant affectueusement la main de Francis, et le salua comme son *beau-frère*.

Henry, fixant son ancien ami, celui-ci ne put dissimuler sa confusion ; et Saint-Léger lut dans tous les yeux qu'il avait été plus sincère que prudent.

Mistriss Dives courut faire part à son mari des discours de sir Martin. Mais l'argent rentré dans son coffre, pouvait seul convaincre cet homme incrédule que ses appréhensions avaient été mal fon-

dées. Cependant elle crut remarquer une sorte de sourire ; et, profitant d'un moment si favorable, elle lui dit avec beaucoup de gravité que, quel que fût le nombre de bonnes spéculations qu'il avait faites en sa vie, elle avait fait plus que lui, ayant assuré l'honneur et la fortune de sa famille par un grand coup.

M. Dives conservant le plus profond silence, elle lui détailla les moyens qu'elle avait pris pour assurer le mariage de Francis avec miss Panther.

« Miss Panther ? » s'écria-t-il, « tout est perdu ! Mais ils ne sont « point engagés ; aucun écrit ?.... »

— « Aucun écrit, répéta mis-
« triss Dives ; me prenez-vous
« pour une insensée ? Non, non ;
« j'ai pris mes sûretés ; et si miss
« Panther change d'avis, elle est
« tenue de payer à Frank douze
« mille livres sterling. »

— « Et Frank a pris le même
« engagement ? »

— « Certainement, monsieur
« Dives. »

Accablé de ce récit, M. Dives s'abandonna à tout ce que la rage peut inspirer. Son épouse ajouta à ses tourmens, par les reproches qu'elle lui fit de s'opposer avec obstination au bien de sa famille ;

enfin, ce malheureux augmenta tellement son indisposition, que toutes les ressources de la fortune ne purent rétablir sa santé.

CHAPITRE XI.

Miss Martina crut s'apercevoir de la froideur de son amant. Il est vrai que jamais il ne lui avait montré beaucoup d'amour ; mais une espèce d'embarras s'emparait de lui aussitôt qu'elle paraissait. Elle communiqua cette observation à son frère, et ils en attribuèrent la cause à Saint-Léger.

Sir Martin, craignant qu'il n'influençât à la fin son ami, jusqu'à empêcher le mariage de sa sœur, crut qu'il était tems de se débarrasser de lui. Il savait que mis-

triss Dives ne l'aimait point, et qu'il faudrait faire peu d'efforts auprès d'elle pour faire chasser l'objet de sa compassion.

A cette époque, un riche marchand, de la connaissance de M. Dives, mariait sa fille; et afin de rendre la fête plus gaie, il y invita nos trois jeunes gens.

Sir Martin s'arrangea de manière à y conduire Tibulle Melford. Ils convinrent ensemble qu'ils chercheraient l'occasion d'offrir à Saint-Léger une insulte qui le mît dans l'alternative de se venger, ou de se livrer à tous les affronts auxquels il leur plairait de l'exposer.

La société était très-nombreuse ; et à peine Saint-Léger fut-il entré, qu'un homme âgé s'approche de lui, le fixe attentivement, lui serre les mains, et s'écrie : « Pardonnez la liberté d'un vieillard. « — J'ai connu votre grand père, « le capitaine Osborne ; il fit honneur à son pays, et je suis enchanté de vous voir. »

Les témoins de cette scène singulière, demandèrent au maître de la maison quel était ce vieillard? « En vérité, » répondit-il, « il me serait difficile de vous satisfaire. Tout ce que je sais, « c'est qu'il se nomme Peter « Hayward. Il passe sa vie à voyager ou à visiter les prisonniers,

« auxquels il distribue des secours.
« Le ruban noir qui lui cache un
« œil, fait présumer aux uns qu'il
« a servi dans la marine ; d'autres
« jugent, d'après son ample per-
« ruque, qu'il est Quaker. Ce
« qu'il y a de certain, c'est qu'il
« est fort riche, et qu'il fait beau-
« coup de bien. Sa générosité s'é-
« tend principalement sur les mar-
« chands dont les affaires sont
« dérangées : il s'informe s'ils se
« sont conduits loyalement ; et
« alors, il achète des marchan-
« dises pour les leur confier. Il
« s'est présenté chez moi pour me
« donner de fortes commissions,
« et j'ai cru devoir l'inviter à
« dîner. »

L'attention de la société se porta

sur cet homme extraordinaire, qui continuait de converser avec Saint-Léger du ton le plus affectueux.

Le dîner étant annoncé, M. Hayward demanda au jeune Saint-Léger s'il voulait lui faire le plaisir de se placer près de lui. Henry lui répondit par un salut respectueux.

Avant de prendre place, sir Martin et Tibulle convinrent de s'amuser aux dépens de Peter Hayward.

On était à peine à table, que l'impertinent baronnet, prenant un verre, s'écria : « A votre santé, « monsieur Peter, et à celle de « vos amis qui sont *en prison.* »

— « Je vous remercie sir Mar-
« tin, et désire boire souvent à la
« vôtre. »

— « Que voulez-vous dire,
« monsieur Peter ? »

— « Et vous, sir Martin ? »

— « N'est-il pas reconnu que
« vous avez un goût décidé pour
« les prisonniers ? »

— « Non, Monsieur, pas tou-
« jours, et jamais, lorsqu'ils sont
« des fourbes et des imposteurs. »

— « Bah, sir Martin, dit Ti-
« bulle, Monsieur est voyageur ;
« mais il ne nous apprendra rien :
« j'ai aussi voyagé, et n'ai pas

« attendu jusqu'à ce moment pour « voir un *ours*. »

— » Dites-moi, Monsieur, » reprit sèchement M. Hayward, « avez-vous vu quelquefois un « jeune *singe?* »

Tibulle, déconcerté, vit avec mortification, que Francis et le baronnet joignaient leurs éclats de rire à ceux de la compagnie.

La bonne humeur se rétablit ; mais sir Martin ne pouvait pardonner le mot d'*imposteur*. Il voyait d'ailleurs avec peine la partialité du vieillard pour Saint-Léger, et décida qu'en faisant affront à l'un, il faudrait que l'autre en eût sa part.

Lorsqu'on servit la liqueur, sir Martin s'arrangea de manière à en répandre, comme par accident, sur les deux personnages qui l'offusquaient : ils n'y firent d'abord aucune attention, et le baronnet, charmé de ce succès, continua la plaisanterie jusqu'à ce que le rire devint général.

Peter Hayward lançait des regards de colère qui ne faisaient qu'ajouter à l'insolence du baronnet, lorsque Henry prenant la parole :

« Je suis convaincu, » dit-il, « que la compagnie est étonnée de « nous voir soutenir aussi patiem-« ment les plaisanteries de sir « Martin : M. Hayward ni moi ne

« nous y sommes point exposés ;
« mais je les attribue à la gaîté
« qui règne parmi les convives ;
« et pour ma part, je n'ai pas la
« moindre envie de m'en offenser.
« J'observerai seulement à sir Mar-
« tin, que tout agréable que lui
« paraisse le moyen dont il s'est
« servi pour exciter la bonne hu-
« meur, on peut encore faire
« mieux. En effet, si c'est un bon
« tour que de jeter quelques gout-
« tes de liqueur au nez des gens,
« il est bien plus plaisant d'en jeter
« à plein verre comme je fais. »

L'effet suivit les paroles ; et sir Martin se levait avec fureur, lorsque la compagnie l'entoure, et déclare unanimement qu'étant l'a-

gresseur, il n'avait nulle raison de se fâcher.

Forcé de céder, il donna la main à Saint-Léger, emportant la rage au fond de son cœur. Francis était très-choqué de la liberté que son ami avait prise ; cependant il n'osa s'élever contre l'opinion de la société.

Peter Hayward, avant de quitter Henry, l'assura de son amitié. « Vous êtes un brave jeune « homme, » lui dit-il, « et le « digne descendant d'Osborne : « adieu ; je ne quitterai pas Lon- « dres sans vous revoir. »

Henry ne tarda pas à s'apercevoir qu'on le traitait avec une

froideur insultante ; il le sentit jusqu'au fond de l'ame, et voulut s'en affranchir. Il écrivit à sa mère, pour l'instruire des mortifications dont il était l'objet, et lui demander ses avis. Cette tendre mère applaudit à la conduite qu'il avait tenue, l'engageant cependant à ne pas trop se hâter de quitter ceux qui lui avaient accordé l'hospitalité, dans la crainte qu'ils ne pussent l'accuser d'ingratitude.

Le sort de Henry ne devait pas tarder à changer. On vint l'avertir un matin que quelqu'un le demandait. Quelle fut sa surprise, en reconnaissant Briarly, dont la contenance annonçait la plus grande agitation.

« Que le Ciel vous protège, » dit-il à Saint-Léger ; « Je n'ai au-
« cun reproche à vous faire. —
« Mais M. Francis. — Vous vous
« souvenez de ma fille ; hélas ! si
« vous pouviez la voir — Mais
« non, je ne dois pas le désirer.
« — Oh ! monsieur Henry, son
« innocence est perdue, perdue
« pour toujours, ainsi que mon
« repos. — Mais il lui a pro-
« mis le mariage ; qu'il l'épouse.
« — Que m'importe d'ailleurs de
« mourir en prison, puisque mon
« cœur est brisé. »

Henry était sur le point de répondre, lorsque Peter Hayward parut ; et le voyant agité, demanda la cause de ce trouble.

Henry eût volontiers caché le déshonneur de Louisa ; mais l'impatient fermier révéla tout le mystère, ajoutant qu'il avait laissé sa fille dans un état qui n'attestait que trop sa honte, et qu'il était venu à Londres pour punir le séducteur.

Hayward, en soupirant, s'écria : « Imposture, hélas ! tout « n'est qu'imposture ! N'ai-je pas « eu ma portion de peines. »

« Il s'agit bien de peines, » interrompit Briarly ; « j'en ai trop « connu ; j'ai éprouvé la misère, « la faim ; j'ai tout perdu, amis, « parens ; je n'avais plus qu'une « fille, belle, vertueuse : elle

« seule me consolait ; maintenant « elle va mourir, — mourir.... »

La violence de sa douleur l'empêcha d'achever.

Henry, s'adressant à M. Hayward : « Les malheurs de cet hon« nête homme sont réels, » lui dit-il : « Francis a été mon ami ; « mais il doit réparer ses torts, « ou cette maison cesse d'être mon « asile. Je suis pauvre ; mais je « ne pourrais supporter de devoir « mon existence à un homme qui « s'est rendu coupable d'un tel « attentat. »

« Généreux Saint-Léger, » s'écria Hayward, « je suis riche ; « comptez.... »

« Non ! non ! interrompit ce « jeune enthousiaste ; je n'ai que « trop éprouvé le malheur d'une « vie dépendante. Je prends le « ciel à témoin que si je brise le « lien qui m'attache à Francis, je « ne devrai mon existence qu'à « moi-même. Je ne veux rien « pour moi. Cependant si je ne « réussis pas à sauver le faible ro- « seau de la tempête, voudras-tu, « généreux Hayward, protéger la « fille infortunée de ce brave « homme ? »

Hayward fixant Henry et éle- vant les mains au ciel, s'écria : « J'en jure par l'esprit d'Osborne. »

« Il suffit, dit Henry ; daignez

« m'attendre ; et vous Briarly, sui-
« vez-moi. »

Il se hâta d'aller trouver Francis, lui fit part du mal qu'il avait fait ; lui rappela qu'il l'avait averti du danger, et conclut par l'engager à donner à la malheureuse Louisa la seule réparation que l'honneur admettait.

Francis répondit froidement que lui seul était responsable de ses actions.

« S'il en est ainsi, reprit Saint-
« Léger, recevez mon dernier
« adieu ; il me serait impossible
« de vous devoir maintenant l'exis-
« tence. Adieu, Francis ; je me
« souviendrai toujours de notre

« attachement avec plaisir, avec
« regret. Quand l'image de Louisa
« s'offrira à votre imagination,
« puisse la voix de l'amitié se faire
« entendre et ajouter au cri de la
« nature, pour obtenir justice de
« vous. Adieu, soyez aussi heu-
« reux que je le désire ; vous ne
« pouvez l'être davantage. » En
finissant ces mots, il sortit.

Briarly fixe pendant quelques minutes le jeune séducteur ; et tombant à genoux, s'écrie : « Puis-
« siez-vous vivre pour voir votre
« fille déshonorée, pour la chérir
« comme je chéris la mienne, et
« pour sentir ce que je sens ! »

Francis frémit involontairement, au ton solennel dont ces

paroles furent prononcées. Se remettant bientôt, il se consola en pensant qu'il était débarrassé de deux importuns. Il lui semblait que le départ de Saint-Léger le laisserait libre, et qu'il n'avait plus à craindre les avis d'un censeur trop rigide.

Hayward attendait en suspens le retour de son jeune ami. La porte s'ouvre, Henry accompagne le fermier jusqu'auprès du vieillard, ne prononce que ces mots : « Souvenez-vous de votre serment, » et disparaît.

CHAPITRE XII.

Une sorte de rumeur se fit entendre dans la maison ; mistriss Dives entre dans l'appartement où se trouvait Hayward confondu du départ de Henry, et Briarly profondément occupé de sa douleur. Le premier allait sortir après une courte apologie à la maîtresse de la maison ; cependant il revient sur ses pas, et lui adresse ce discours :

« Vous m'êtes entièrement étran-
« gère, Madame ; mais je me suis
« fait une loi de ne pas souffrir le

« mal quand je peux l'empêcher.
« Je vous engage à vous défier de
« deux fourbes. Vous paraissez
« étonnée ; vous le serez davan-
« tage en apprenant que les deux
« personnes contre lesquelles je
« vous invite à vous tenir en garde,
« ne sont autres que sir Martin et
« miss Martina Panther. Le frère
« est un infâme débauché : quant
« à la sœur, je ne dirai rien de sa
« chasteté ; mais si elle possède
« cette vertu, elle a du reste toutes
« les qualités nécessaires pour être
« méprisable. »

— « Mais, Monsieur, sir Mar-
« tin n'a-t-il pas des propriétés ? »

— « Il en a ; mais avant peu
« elles ne seront plus à lui. »

— « Miss Panther a un oncle ? »

— « Cet oncle n'existe plus. »

— « Mais sa fortune ?.... »

— « Dégouté des extravagances « de sa nièce, il a laissé son bien « à un ami. »

— « Ne puis-je savoir le nom « de cet ami ? »

— « Je l'ignore ; mais comptez « sur ce que je vous ai dit, et « soyez de plus convaincue que « leur espoir est de réparer leurs « pertes par une alliance avec « quelque famille opulente. Crai- « gnez que la vôtre ne devienne « leur victime. »

Après ces paroles consolantes ;

il prend le bras du fermier, et laisse mistriss Dives toute entière à ses réflexions.

Une foule d'inquiétudes se présenta sur-le-champ à son imagination ; elle se retraça les premiers scrupules de son mari, l'emprunt de dix mille livres sterl., et enfin le dédit considérable que sir Martin avait exigé. Elle n'oublia pas les soupçons du généreux Saint-Léger; il lui parut dans ce moment un ami auquel elle pouvait confier ses doutes. Elle cherche son fils, lui demande cet ami, et apprend qu'il a fui pour toujours.

« Hélas ! s'écrie cette mère fu-« rieuse, vous avez chassé le seul

« être auquel vous pouviez avoir
« recours ! »

C'était là première fois que Francis éprouvait le courroux de sa mère ; il en fut accablé.

M. Dives était retenu dans son lit par une fièvre que le souvenir de ce qu'il regardait comme perdu, augmentait encore. Riche, mais abandonné de sa famille, aucune consolation n'adoucissait ses maux. Mistriss Dives entrant tout-à-coup dans sa chambre, lui fit part de tout ce qu'elle venait d'apprendre.

« Hélas ! dit-il en soupirant, je
« l'ai toujours pensé. »

— « Vous le pensiez, M. Dives?

« alors comment avez-vous pu « consentir à donner votre ar- « gent ? Vous vouliez donc ruiner « votre famille pour me récom- « penser de la fortune que je vous « ai apportée ? »

Patient jusqu'au bout, il lui observa qu'il n'avait jamais prêté d'argent qu'à sir Martin, et d'après les sollicitations dont elle-même l'avait accablé.

Mistriss Dives, pleurant de rage, continua de reprocher à son mari tout ce qu'elle avait fait, jusqu'à ce que ce mari s'emportant à son tour, il s'ensuivit une scène affreuse. Le malheureux Dives ne put la supporter ; et après une courte conférence avec son no-

taire, il expira abandonné du fils qu'il avait chéri, et de l'épouse dont il avait satisfait toutes les volontés.

Mistriss Dives, plus occupée de ses craintes relativement à sir Martin, que de la mort de son mari, consulta les miss Barton ses sœurs, et celles-ci conclurent que l'histoire du vieillard était une fable inventée par la méchanceté de quelques parens de M. Dives, jaloux de voir son fils élevé au-dessus d'eux.

Le moment arriva de faire l'ouverture du testament ; il était conçu ainsi :

« Moi Francis Dives, etc. etc. ;
« lègue et donne à mon fils tous

« mes biens meubles et immeu-
« bles, argent comptant, etc. etc.,
« à condition qu'il tiendra compte
« à ma femme d'une rente de cent
« livres sterl. par an durant sa vie ;
« ce que je regarde comme une
« somme supérieure à ce qu'elle
« doit attendre de moi, d'après sa
« conduite et les mauvais traite-
« mens que j'ai reçus d'elle dans
« mes derniers momens. »

La contenance de la mère s'attristait à mesure que celle du fils rayonnait de joie ; elle se consola pourtant, par l'espoir que le fils réparerait les torts de son mari : elle oubliait qu'elle-même avait appris Francis, presque en naissant, à n'avoir pour but que la

richesse, et à concentrer toutes ses affections dans l'avarice.

Peu de tems après cet événement, arriva l'époque où il fallait remplir ses engagemens avec miss Martina. Francis aurait bien voulu que sa mère n'eût pas montré tant de zèle à assurer ce mariage. Le discours de Peter Hayward lui donnait des inquiétudes, que la consolation de ses tantes ne pouvait calmer. Il n'avait jamais aimé miss Panther; et depuis qu'il connaissait Louisa, elle lui était devenue plus indifférente encore.

L'image de sa victime s'offrait souvent à sa mémoire. Si Louisa eût été riche, il aurait réparé l'outrage qu'elle avait reçu de lui;

mais pouvait-il épouser une fille sans fortune ?

Quelques jours après, miss Martina, à la suite d'un court préambule, tint le discours suivant à son futur époux :

« Je sais qu'on vous a instruit « que quelques extravagances ont « attaqué mes propriétés ; je dois « avouer que ce rapport n'est pas « entièrement faux. Les folies de « mon frère m'ont entraînée dans « quelques erreurs ; mais je vous « déclare franchement que mes « dettes se bornent à peu de chose. « Après cet aveu, je laisse à votre « choix de remplir la promesse « que vous avez signée, ou de me « payer le dédit.

« Si vous préférez m'épouser,
« je vous déclare que je frustrerai
« mon frère de toutes les espé-
« rances qu'il a fondées sur cette
« alliance. De votre côté, je dois
« m'attendre que vous ne ferez
« pour votre mère que ce qui vous
« est prescrit par le testament de
« son époux. Je sais qu'elle est am-
« bitieuse, et qu'elle compte sur
« votre générosité ; mais vous
« abandonnant mes parens, je
« compte sur le sacrifice des vô-
« tres. Par ce moyen, nous en-
« trerons dans le monde libres de
« tout embarras, et jouissant d'une
« fortune que je mettrai tous mes
« soins à augmenter. »

Francis avait écouté cette ha-

rangue avec attention ; l'idée de payer le dédit lui était insupportable. Il avait redouté les extravagances de sir Martin, maintenant sa sœur venait de le rassurer sur ce point.

Quant à sa mère, il pensait qu'avançant en âge, elle devait renoncer aux vanités du monde ; et qu'avec un revenu de cent livres sterling, elle pouvait exister convenablement.

Tel était l'arrangement convenu entre ce couple aussi tendre que reconnaissant, dont l'hymen allait former le lien. Mistriss Dives, à cette occasion, déploya toute son activité, dressa mille plans d'économie pour le nouveau

ménage, disposa dans sa tête tous les préparatifs d'une fête.

Elle ne fut pas long-téms occupée de ces chimères; à peine le mariage fut-il célébré, que sa bru la pria de ne pas se troubler davantage des détails de la maison, regardant comme un devoir de s'en charger elle-même. Cette mère étonnée voulait néanmoins continuer de disposer des domestiques; ils répondirent qu'ils n'étaient plus à ses ordres.

Quel affreux changement! Cependant elle était sûre que son fils se rangerait de son côté. Francis pouvait-il oublier sa tendre sollicitude, sa complaisance à satisfaire ses moindres desirs? Ce

fils mit le désespoir dans son cœur, en lui observant que si elle ne pouvait vivre avec sa belle-fille, il faudrait se séparer.

La nature, par des vues sages, a voulu que les liens du sang inspirassent une tendre affection, un desir ardent de s'entr'aider. Qu'ils sont malheureux ceux qui trouvent l'oppresseur dans celui près duquel ils devraient chercher protection !

Mistriss Dives, sensible au traitement qu'elle éprouvait du fils dont elle n'avait cherché que le bonheur, prit un logement à la campagne, où elle se retira avec son modeste revenu.

La jeune épouse vit son départ

avec joie, et Francis s'en consola par l'espoir d'être débarrassé de sir Martin, et des amis qu'il ne manquait pas un seul jour d'introduire à la table de son beau-frère.

Lady Martina s'était chargée de ce soin, et ne tarda pas long-tems à prévenir son frère qu'il lui était impossible de recevoir davantage ses compagnons. Il jura, s'emporta, mais en vain; elle lui répondit avec calme qu'il ferait mieux de quitter un pays où sa liberté était en danger, que d'attendre l'orage prêt à l'accabler.

Furieux à cette dernière observation, il reprocha à sa sœur son peu de reconnaissance pour un

homme qui lui avait procuré un établissement solide. Cette tendre sœur conservant son sang-froid, répliqua qu'elle savait que ses vuès, en faisant ce mariage, étaient d'en retirer un avantage personnel; qu'il s'était trompé en imaginant qu'elle voulût s'envelopper dans sa ruine. Elle ajouta qu'elle était néanmoins disposée à remplir son devoir envers lui, et qu'elle lui assurerait cent livres sterling par an, à condition qu'il quitterait l'Angleterre.

Sir Francis vomit mille imprécations sur sa sœur et sur lui-même; après quoi, étouffant de colère, il courut s'enfermer dans une taverne, où la quantité de

liqueur qu'il but acheva d'égarer sa raison.

Sa sœur, persuadée qu'elle avait fait plus qu'elle ne devait, ne s'inquiéta nullement si son offre serait acceptée ou refusée.

Francis, enchanté de l'économie de sa femme, en qui il avait redouté le défaut contraire, commença à s'apercevoir que l'argent serait bien entre ses mains ; il regardait avec admiration sa chère Martina, qui avait si ingénieusement congédié tous ceux qui pouvaient lui être à charge.

Il était dans cette situation lorsqu'il reçut un cartel de la part de sir Martin. Francis n'était pas dépourvu de courage, et il eût ac-

cepté, sans les observations de sa femme, qui lui fit sentir que ce serait une folie que de satisfaire son frère dans une pareille extravagance. Il répondit donc à son invitation par le billet suivant :

« Je refuse l'honneur que vous « voulez me faire ; vous avez des « raisons pour regarder la vie « comme un fardeau, tandis que « le bonheur de la mienne ne fait « que commencer. Vous voyez « qu'il n'y a nulle égalité dans nos « conditions.

« Je suis, sir Martin, votre ser« viteur.

« Francis Dives. »

L'infortuné baronnet ne mit

plus de bornes à sa rage, lorsqu'il reçut cette épitre ; il ne quitta plus la taverne, où il cherchait à s'étourdir par l'ivresse. Ses créanciers alarmés l'ayant découvert, il vit un abyme ouvert sous ses pas, et résolut de terminer ses angoisses avec sa vie.

Tibulle Melford, inquiet de ne pas voir son ami, se présenta chez Francis, où il n'apprit rien de consolant. Il commença à réfléchir sur l'imprudence qu'il avait faite de confier son avoir au baronnet. Cette idée, qui se présentait à lui pour la première fois, le glaça de crainte ; il courut demander sir Martin dans tous les lieux publics ; toutes ses démar-

ches furent vaines, on ignorait ce qu'il était devenu.

Enfin, par le plus grand hasard, il aperçoit le baronnet à la fenêtre de la taverne où il s'était réfugié ; il entre, et voit l'homme qui avait fait long-tems son admiration, dans un désordre effrayant.

« Je viens, dit Tubulle, »

— « Comme les autres, répond « sir Martin, pour m'arracher le « cœur. Que le monde est horri- « ble ! Je suis un libertin, ma « sœur une malheureuse, Francis « un poltron ; vous êtes le meil- « leur personnage du tableau, car « vous n'êtes qu'un *fou*.

« Long-tems avant de vous con-

« naître, j'étais ruiné. Si j'avais « obtenu mon élection, j'aurais « continué mes folies ; mais cette « ressource m'a manqué. Venez « demain à pareille heure, mes « créanciers seront rassemblés ; « vous partagerez ensemble tout « ce que je puis vous laisser. »

Le pauvre Tibulle vit clairement qu'une grande portion de la somme confiée à sir Martin était perdue. Il se décida cependant à ne pas manquer le rendez-vous du lendemain ; et réfléchissant sur l'inconséquence de sa conduite, il condamna sa folie, maudit les baronnets et leurs imitateurs. Le lendemain, lorsqu'il retourna à la taverne, tout y était en confu-

sion ; sir Martin avait payé dans la nuit toutes ses dettes par un acte de désespoir.

Tibulle apprit que le baronnet, après avoir réglé ses comptes avec son intendant, avait demandé trois bouteilles de port ; qu'après les avoir vidées, il avait écrit une lettre, et appelant un domestique,

« Plusieurs personnes, » lui dit-il, « viendront demain demander « sir Martin Panther ; vous leur « direz que je reconnais toutes « mes dettes, ainsi qu'un homme « d'honneur doit le faire ; que je « leur abandonne tous mes biens. « Vous ajouterez que j'ai pris soin « de mettre de l'ordre dans mes

« comptes, et que je n'avais d'au-
« tre moyen pour les satisfaire,
« que celui dont je me sers. »

En terminant ces mots, il s'était brûlé la cervelle.

Tibulle n'entendit pas ce récit sans être pénétré d'horreur. Il demanda la lettre, et lut aux créanciers rassemblés ce qui suit.

« *Mon testament :*

« A mes créanciers, je lègue
« mon corps.

« A Henry Saint-Léger, mes
« souhaits pour son bonheur, en
« implorant son pardon.

« Je divise ma malédiction
« entre ma sœur Martina et son

« époux, pour m'avoir généreu-
« sement offert d'aller en pays
« étranger mourir de faim avec
« cent livres par an. Je charge
« Tibulle Melford de ma dépense
« à la taverne.

« MARTIN PANTHER. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

